

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /  
Couverture de couleur

Covers damaged /  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /  
Le titre de couverture manque

Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents

Only edition available /  
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE PAPE ET LE PRÉCIEUX SANG

---

I

Jésus, le Bon Pasteur, marchait au sacrifice ;  
Il avait bu déjà la moitié du calice  
De sa honte et de ses tourments ;  
La croix, en pressurant son épaule meurtrie,  
Des sillons de sa chair entr'ouverte et flétrie  
Faisait couler des flots sanglants.

“ Pour son troupeau chéri le Pasteur est victime, ”  
Avait dit autrefois sa parole sublime,  
Révélant un suprême amour ;  
Et, d'un pas chancelant que hâtait sa tendresse,  
Il allait accomplir sa divine promesse  
Dans l'œuvre de son dernier jour.

Il n'entend qu'un écho de blasphème et d'outrage,  
Ici des cris de mort, là l'insulte et la rage  
Qui se moquent de ses douleurs ;  
Mais son cœur qui comprend même un souffle des âmes,  
Distingue des soupirs, de faibles voix de femmes,  
Et ses yeux pleins de Sang ont vu couler des pleurs.

O Filles de Sion, que vos larmes sont belles !  
Votre sainte pitié va vous rendre immortelles ;  
Vous pleurez sur Jésus ; il pleurera sur vous.

Attendez... son amour, à la troisième aurore,  
 Vous garde un prix divin, car vous serez encore  
 Les premières à ses genoux !

.....

Père et Pontife saint, Christ béni de la terre,  
 Toi qui poursuis encor le douloureux mystère  
 Du Golgotha réparateur,  
 Du haut du Vatican, ta gloire et ton martyre,  
 Entends, parmi les cris d'un infernal délire,  
 Une lointaine voix pleurant sur ta douleur.

Notre heureux Canada sait te rester fidèle ;  
 O Père, tu l'as vu, pour ta cause si belle,  
 Te donner ses soldats et leur sang généreux.  
 Et nous, filles du cloître où l'amour nous immole,  
 Nous venons t'apporter la filiale obole  
 Des accents de nos cœurs et des pleurs de nos yeux.

Mais que notre voix gémissante  
 Soit aussi l'hymne qui te chante,  
 O Vicaire du Christ, par d'autres blasphémé !  
 Laisse s'exhaler de nos âmes,  
 Comme un encens, comme des flammes,  
 Ce simple cri d'amour : Sois béni ! Sois aimé !

Comme Celui dont l'indulgence  
 Accueillait la naïve enfance  
 Qui ne savait encor que bégayer son nom,  
 Ainsi, de ce timide hommage  
 Pardonne l'impuissant langage,  
 Et daigne nous bénir pour sceller ce pardon.

Avec la céleste Patronne (1)  
 Que l'Eglise implore et couronne,

---

(1) Ste. Catherine de Sienne est l'une des patronnes de Rome ; elle est honorée d'un culte spécial au Monastère du Précieux Sang de St. Hyacinthe.

Au doux Sang de l'Agneau nous vouons notre amour.  
Et notre foi chante et vénère  
En toi le Gardien sur la terre  
De ce Sang Rédempteur, prix du divin séjour.

II

Le Christ allait jeter une première assise  
De ce temple vivant qu'il nomma son Eglise,  
Sur un roc éternel il voulait l'établir ;  
Aux douze qu'a choisis sa sagesse profonde,  
Il demandait un jour : " Que dit de moi le monde ?...  
" Suis-je au moins à vos yeux Celui qui doit venir ? "

Et Simon, dans sa foi, dans son amour de flamme,  
Prosterné, répétait : " O Christ, je le proclame,  
" J'adore en Toi le Fils du Dieu vivant et fort."  
Et le Maître divin, d'une voix solennelle,  
Disait : " Tu seras Pierre, et ta base immortelle  
" Des portes de l'enfer saura braver l'effort."

" La clef de mon royaume, à toi je la confie,  
" Le suprême pouvoir qui lie et qui délie  
" En toi reposera jusqu'à l'éternité.  
" Que la terre s'ébranle, et que tout passe et meure,  
" On verra que toujours ta parole demeure  
" Stable comme la vérité."

Quand le Dieu-Rédempteur eut achevé sa course,  
Quand de son Sang divin il eut tari la source,  
Dans ses indicibles douleurs ;  
Quand son corps glorieux, comme un astre splendide,  
S'élevant du tombeau dans un essor rapide,  
Revêtait enfin ses splendeurs ;

Il voulut confirmer sa première promesse,  
Et lui faisant trois fois re lire sa tendresse,

A l'apôtre infidèle il rendait sa faveur ;  
 Pierre avait effacé des traces flétrissantes,  
 Et Jésus, pardonnant à ses larmes brûlantes,  
 Des agneaux, des brebis, le faisait le Pasteur.

Ne crains pas, invincible Eglise,  
 Epouse qu'un Dieu s'est acquise  
 Au prix de son Sang précieux ;  
 Va, sous la houlette de Pierre,  
 Tu renouvelleras la terre,  
 D'élus tu peupleras les Cieux.

Va, traverse en paix tous les âges,  
 Ces siècles aux divers orages  
 Qui ballotteront ton esquif ;  
 La main du Pêcheur te dirige,  
 Et tu peux, étonnant prodige,  
 Sans sombrer toucher le récif.

Oh ! vois : l'*Etoile Immaculée*,  
 De jour en jour inégalement révélée,  
 Eclaire ton Chef et ton Roi.  
 Et le souffle pur qui te pousse,  
 C'est l'action puissante et douce  
 De l'Esprit qui plane sur toi.

Va, tu verras briser les trônes,  
 Flétrir les royales couronnes,  
 Tout s'affaiblir et s'écrouler ;  
 Mais, sur les ruines du monde,  
 Tu resteras belle et féconde,  
 Sans jamais palir ou trembler.

Le Sang divin qui te fit naître  
 Te vivifie et te pénètre  
 Des flots de l'immortalité ;  
 En toi le Christ vit et demeure,  
 Sa parole sainte à toute heure  
 Te nourrit de sa parole.

Oui, le verbe a créé comme un autre lui-même,  
 Jusqu'à la fin des temps, dans le Pasteur suprême,  
 Il vivra comme aux Cieux ou comme au saint autel ;  
 Le Pontife poursuit sa terrestre existence,  
 Un autre *Sacrement* nous cache sa présence  
 Sous l'humble voile d'un mortel !

Catherine disait : " O doux Christ de la terre (1),  
 " La clef du Sang divin qui, seul, nous régénère,  
 " Pour ouvrir et fermer repose dans tes mains.  
 " C'est toi qui fais couler dans des canaux de grâce  
 " D'intarissables flots où disparaît la trace  
 " Des mille égarements humains."

" Tu gardes le cellier du vin de la promesse  
 " Le Sang pur de l'agneau qu'une immense tendresse,  
 " Nous verse avec les dons de la Divinité ;  
 " Ton cœur a des trésors de bontés maternelles,  
 " Tu nourris tes agneaux et tes brebis fidèles  
 " D'un lait brûlant de charité."

Et nous, humbles enfants, de cette voix céleste,  
 Nous répétons l'écho dans notre hymne modeste,  
 De notre amour soumis faibles vibrations ;  
 O Père, nous chantons cette vie abondante  
 Que tu fais circuler, forte et rejaillissante,  
 Au sein des générations.

A peine nos regards s'ouvrent à la lumière,  
 Qu'une onde merveilleuse, une sève première,  
 Coule sur notre front, dans notre cœur d'enfant.  
 Déjà l'arbre divin nous greffe sur sa tige,  
 Et le Sang précieux, opérant son prodige,  
 Nous rend les fils du Tout-Puissant !

Et quand l'homme a passé sur des sentiers de fange,  
 Quand hélas ! il n'est plus l'heureux frère de l'ange

---

(1) Paroles extraites en substance d'une lettre de Ste. Catherine au Pape Grégoire XI.

Et que son cœur terni regrette sa blancheur,  
 Une source divine, à ses larmes mêlée,  
 Lui rend dans le pardon sa robe immaculée  
 Que lava le Sang Rédempteur.

Alors il peut s'asseoir au festin des délices,  
 Savourer la douceur du vin des sacrifices,  
 Se nourrir de la chair de l'immortel agneau.  
 Et, palpitant d'amour devant la blanche hostie,  
 Il peut ouvrir sa lèvre à ce pain de la vie  
 Dans un transport toujours nouveau.

Mais le chrétien, soldat d'une vaillante armée,  
 Sous le souffle d'en haut doit sentir ranimée  
 Son âme qui devra triompher ou périr ;  
 L'Esprit de vérité, de force, de sagesse,  
 En reposant sur lui confirme sa jeunesse  
 Pour les rudes combats qu'il lui faut soutenir.

Le Christ, en épousant son immortelle Eglise,  
 De ses enfants chéris consacre et divinise  
 L'alliance formée au pied de son autel.  
 Et par son Sang divin la famille est bénie,  
 Et les cœurs, dans la paix d'une sainte harmonie,  
 Portent dans le foyer une image du ciel.

Même au seuil du tombeau, sur la brebis fidèle,  
 L'Eglise épanche encor de sa main maternelle  
 Un dernier flot du Sang, son plus riche trésor :  
 Alors de son enfant abaissant la paupière,  
 Elle peut murmurer dans sa douce prière :  
 " Ame chrétienne, prends l'essor."

L'homme qui porte au front la glorieuse empreinte  
 Du divin Sacerdoce et de l'onction sainte,  
 Est né du Sang d'un Dieu comme un fruit immortel,  
 Et, plein de son ivresse, il va porter la vie

Dans le troupeau, de Christ que l'Eglise confie  
A son dévouement paternel.

Et c'est Toi, Père Saint, qui verses sur le monde  
Ces Sacrements divins, source sept fois féconde,  
Que Jésus fit jaillir de son Sang précieux.  
Les fidèles Pasteurs que ton amour nous donne  
A tes nombreux enfants, ta gloire et ta couronne,  
Dispensent tous ces dons des Cieux.

Tu gardes le dépôt des vérités divines ;  
L'infailible clarté dont tu nous illumines  
Nous montre un droit chemin qui, seul, n'égare pas.  
Malheur à l'insensé qui cherche une autre route  
Où, dans l'obscurité nuit de l'erreur et du doute,  
Il ose hasarder ses pas !

O Soleil, qui du Christ nous reflète la gloire,  
Poursuis ta noble course et marche à la victoire ;  
En vain tes ennemis attendront ton déclin !  
Sous les coups du Seigneur, sous sa grande colère  
es verras tomber et montrer à la terre  
Ce qu'est l'anathème divin !

Pourtant, ton cœur de Père a des vœux plus sublimes :  
Non, tu n'as pas voulu leur ouvrir des abîmes,  
Mais leur tracer la voie où l'on arrive aux Cieux.  
Comme Jésus mourant, ton unique vengeance  
C'est de crier : " Seigneur, pardonne en ta clémence,  
" Peut-être ignorent-ils ce que je suis pour eux ! "

Infidèles brebis d'un Pasteur qui vous aime,  
Vous voulez renverser son triple diadème,  
De la Sainte Cité vous faites sa prison ;  
Mais venez à son cœur débordant de tendresse,  
Vous en ferez jaillir le chant de l'allégresse,  
Et tout sera noyé dans le Sang du pardon.



## III

Père Saint, les vents de l'épreuve  
 Sillonnent les flots de tes jours ;  
 Mais ta grande âme est comme un fleuve  
 Imperturbable dans son cours.  
 Ce fleuve de paix s'alimente  
 A l'onde pure et jaillissante  
 Des blessures du Rédempteur ;  
 Et, riche de sa plénitude,  
 Tu lui rends, dans ta gratitude,  
 Un tribut d'amour et d'honneur !

Assis sur ton roc immuable,  
 Attendant le secours promis,  
 Tu gardes pur, inaltérable,  
 Le pouvoir que Dieu t'a remis.  
 Chaque jour de ta longue vie  
 Est un hymne qui glorifie  
 Le Christ et son Sang et sa croix ;  
 Et tous les bruits de la tempête  
 Qui grondent sans fin sur ta tête,  
 Ne peuvent étouffer ta voix !

Oh ! qu'elle fut belle et vibrante,  
 Dans un jour pour tous immortel,  
 Ta parole douce et puissante  
 Dont l'écho se répète au ciel !  
 Alors, pleinement dévoilée,  
 Resplendissait l'*Immaculée*,  
 Blanche *Etoile* de ton destin !  
 Dans sa source toujours limpide,  
 Dans son effet le plus splendide,  
 Tu rendais gloire au Sang divin.

Mais déjà, quand des jours d'orages  
 Se levaient sombres sur ton ciel ;

Quand de l'exil aux tristes plages  
 Ton cœur avait connu le fiel ;  
 Lorsque ta Rome bien aimée  
 T'ouvrait, heureuse et ranimée,  
 Son sein qui respire par toi,  
 Emu, dans ta reconnaissance,  
 Tu célébrais ta délivrance  
 Dans un digne élan de ta foi.

Au Sang divin qui pacifie  
 Tout sur la terre et dans les Cieux,  
 A ce vin qui te vivifie  
 Et te rendra victorieux,  
 Tu voulus donner une fête,  
 Souvenir des jours de Gaëte (1),  
 Espoir pour des temps à venir.  
 C'est le *Te Deum* de ton âme,  
 Chaque année il chante, il proclame  
 Le Sang que tout devrait bénir.

La porte de l'Eglise sainte  
 S'empourpre du Sang Rédempteur,  
 Et cette indélébile empreinte  
 Chasse l'Ange exterminateur.  
 Oui, pour elle déjà se lève  
 L'ère qui doit briser le glaive  
 Sur son front longtemps suspendu ;  
 O Pontife, ton espérance  
 Est dans le Sang de l'alliance,  
 Tu ne seras pas confondu.

Ton soutien, Père magnanime,  
 C'est ta coupe de chaque jour  
 Pleine du Sang de la victime  
 Qu'immole un éternel amour.  
 C'est là le foyer de lumière  
 Qui fait briller sur ta paupière

---

(1) La fête du Précieux Sang célébrée le premier dimanche de juillet a été instituée par N. S. P. Pie IX à son retour de Gaëte.

Les éclairs des décrets de Dieu ;  
 C'est là l'influence secrète  
 Qui fait reposer sur ta tête  
 La colombe au souffle de feu !

Naguère au plus fort de l'orage  
 Qui se flattait de l'ébranler,  
 Pierre, de rivage en rivage,  
 A l'univers allait parler ;  
 Et dans l'immense sanctuaire  
 Se groupaient autour de sa chaire  
 Tous les Pasteurs de ses troupeaux ;  
 Et la grande voix du Concile  
 Allait flétrir l'erreur subtile,  
 Fruit orgueilleux des temps nouveaux.

Oh ! qu'il était beau ce Cénacle,  
 Rempli d'un vent mystérieux,  
 Quand tu rendais ce grand oracle  
 Pour ton règne si glorieux !  
 Pontife que Dieu même guide,  
 L'enfer et sa lutte homicide  
 Cédaient à ton pouvoir vainqueur ;  
 Tes enfants soumis et fidèles  
 Dans des allégresses nouvelles,  
 Chantaient l'*Infaillible Docteur*.

Astre qui ne connais pas d'ombre,  
 Divine *Infaillibilité*,  
 Tu vins briller dans la nuit sombre  
 Comme un phare de vérité !  
 On dirait que ton jour d'ivresse  
 A renouvelé la jeunesse  
 De cet *Aigle* au cœur si royal  
 Qui, dépassant les ans de Pierre,  
 Attend, souffre et surtout espère,  
 Dans un calme toujours égal !

“ Mettez sur votre cœur timide (1)

---

(1) “ Mettez une goutte du Sang divin sur votre cœur, et ne craignez rien.”  
 Allocution de Sa Sainteté prononcée le 1er janvier 1873.

" Une goutte du Sang divin,  
 " Et ne craignez pas le perfide  
 " Qui vous montre un douteux chemin."  
 Ainsi parla ton doux langage,  
 Et le secret de ton courage,  
 O Père, tu le révélais !  
 Oni, c'est au fond de ton calice  
 Qu'avec le Sang du sacrifice  
 Tu puises la force et la paix.

Puisse la grande et sainte année,  
 Pleine de grâces, de pardons,  
 Par le ciel être couronnée  
 Du plus envié de ses dons.  
 Qu'à la prière universelle  
 La voix du Sang divin se mêle  
 Comme un cantique suppliant ;  
 Et que ce *Jubilé* prélude  
 Aux jours d'heureuse quiétude  
 Du Saint Pontife triomphant.

## IV.

O Christ du Vatican, sublime est ton martyre,  
 Nobles sont tes douleurs !  
 Ton trône est une croix, mais cette croix attire  
 L'amour de tous les cœurs.

Il t'a fallu souffrir pour entrer dans la gloire,  
 Mais un moment encor, et d'un chant de victoire  
 Rome retentira.  
 L'éternelle Cité que profane le crime,  
 Sous tes yeux réjouis, s'élevant de l'abîme,  
 Plus belle apparaîtra.

Tu verras tes enfants qu'un fol orgueil égare,  
 A tes pieds revenir ;  
 Et le rameau séché qui du tronc se sépare  
 A toi se réunir.

*L'Etoile du matin* a brillé sur la terre,  
 Lourdes et la Salette ont vu dans sa lumière  
 L'aube d'un jour heureux ;  
 Ce jour que Dieu retient dans ses mains courroucées,  
 Jusqu'à l'heure attendue où les larmes versées  
 Pourront fléchir les Cieux.

O Christ, réveille-toi ; commande à la tempête,  
 Les flots te sont soumis !  
 Ne laisse plus mugir sur une auguste tête  
 Tant de vents ennemis.

Ton Sang l'a consacré d'une onction divine,  
 Cet Elu du Très-Haut que ta bonté destine  
 A nous transmettre ses bienfaits ;  
 Que ce Sang soit toujours sa puissance première,  
 Sur ses limpides flots que la barque de Pierre  
 Enfin touche au port de la paix.

Sang d'un front radieux que l'épine acérée  
 En flots douloureux fit jaillir,  
 Adoucis pour son front la tiare sacrée,  
 Couronne digne d'un martyr !

Sang que les mains du Christ ont versé sur le monde  
 Empourpre cette main dont l'amour nous inonde  
 Des bénédictions des Cieux ;  
 Sang des pieds transpercés, rends ses pieds intrépides,  
 Qu'ils soient beaux et légers, et toujours plus rapides  
 Dans leur parcours victorieux.

Sang divin de l'épaule à la croix asservie,  
 Soutiens-le dans ses grands combats ;  
 Allège le fardeau qui pèse sur sa vie  
 Et donne la force à son bras.

Sang bouillonnant d'amour écoulé sous la lance,  
 Laisse dans tes flots purs sa coupe de souffrance,  
 Perdre son amère saveur.

Sang précieux, rends-lui la gloire qu'il te donne,  
 Prolonge encor ses jours et que Dieu les couronne  
 D'un soir éclatant de splendeur.

.....

O Père, ô grand Pontife, ô doux Roi de l'Eglise,  
 Salut à ton nom immortel !  
 Gloire à qui te bénit, honte à qui te méprise,  
 Toi qui commandes même au ciel !

Nous mettons à tes pieds nos ames qui t'admirent.  
 Nos vœux, nos cœurs soumis, et nos chants qui s'inspirent  
 A des souvenirs douloureux ;  
 Et pour toi nous voulons, vierges réparatrices,  
 Dans notre cloître aimé, vivre de sacrifices,  
 Souffrir.... mais pour te rendre heureux.

Pontife qui bénis et la ville et le monde  
 Dans de majestueux accents,  
 Oh ! daigne aussi lever ta main toujours féconde  
 Sur d'humbles vierges, tes enfants.

Bénis le senevé du céleste Evangile,  
 Ce nouvel arbrisseau qui sur un sol fertile  
 A germé dans le Sang divin ;  
 Bénis le Canada, terre de foi vivante,  
 Etouffe à son début l'erreur envahissante  
 Qui voudrait croître dans son sein.

Honneur à ton grand nom que bénira l'histoire !  
 Hommage à tes douces vertus !  
 Triomphe, ô Père Saint, qu'une nouvelle gloire  
 Te vienne du Sang de Jésus.

Nos cœurs, liés à Toi d'une invincible étreinte,  
 Veulent vivre et mourir dans l'Eglise *une et sainte*,  
 Gardienne de la vérité ;  
 Dans ta seule parole est la vie éternelle.  
 Nautonnier pour les Cœurs de ta nacelle  
 N'arrive à l'immortalité !

## MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL

---

(suite et fin)

Ce qui décida surtout ces paroissiens pauvres et désolés à quitter leur bourgade et leurs chaumières, c'est la promesse que leur fit leur charitable prêtre de se rendre à Glasgow pour demeurer avec eux, afin de les conseiller, de les diriger, même de leur servir d'interprète, et de les protéger dans l'occasion. Les protéger... lui proscrit, lui, qui devait être en butte à toutes les persécutions !.....

Le pieux pasteur avait compris en effet que son caractère et sa croyance ne seraient pas toujours à l'abri des railleries et des mauvais traitements, mais il se souvint aussi que l'Eglise a eu de tout temps des persécuteurs, et que, dans les jours de tribulation, elle a compté les plus beaux dévouements et les œuvres les plus glorieuses. Les lois étaient sévères, et la populace furieuse contre le *papisme* (expression dérisoire dont se servent les protestants sans convictions pour désigner la religion catholique), mais, ajoutait ce bon prêtre comme le Machabée, j'abandonne volontiers, à l'exemple de mes frères, mon corps et mon âme pour la défense des lois de mes frères, en jurant Dieu de se rendre bientôt favorable à notre nation.

Plein de courage, le jeune M. Macdonell animait les autres, il les dirigeait et se rendait utile en toutes circonstances. Quelque ardue que parût à ses yeux cette position, il s'y condamna par amour pour les enfants de l'Eglise, par zèle pour le soin de leurs âmes, par dévouement pour ses chers concitoyens. Voilà comment le

Seigneur fortifie et prépare par des épreuves multipliées ceux qu'il destine à compatir toute leur vie aux misères des peuples qu'ils auront à évangéliser. Monsieur l'Abbé Macdonell se fit tout à tous, gagna jusqu'à l'estime de ses adversaires ; et, quelques mois après son arrivée à Glasgow, on l'admettait partout, plusieurs même le recherchaient et lui témoignaient considération et intérêt.

Les choses commençaient donc à changer, puisque seulement dix ou douze ans auparavant, lorsqu'on discuta au Parlement la question de savoir s'il n'était pas plus avantageux à l'Angleterre de rendre aux catholiques leurs droits de citoyens, les habitants de la capitale, Edimbourg, et ceux de Glasgow surtout firent au projet de loi l'opposition la plus décidée. Environ douze cents hommes se liguerent contre cette mesure et informèrent de leur projet Lord George Gordon (1), ce fanatique instigateur des émeutes qui, à cette époque, désolèrent Londres, plusieurs autres villes et des localités plus humbles où les catholiques se trouvaient en

(1) Ce fameux et fougueux adversaire de toute mesure qui tendait à relever le catholicisme de l'oppression où les lois anglaises l'avaient plongé, mourut le 1er Novembre 1793. Il mit l'Etat dans un danger réel pour sauver le protestantisme d'un danger imaginaire.

Né à Londres, le 19 décembre 1750, il est communément appelé Lord George Gordon parce qu'il était fils puiné d'un Duc descendant d'une ancienne famille d'Ecosse. Il servit, d'abord, dans la marine. Au Parlement où il représentait le bourg de Ludgershall, il ne s'associa à aucun parti. Dans ses discours publics, comme dans sa conversation privée, il se montra toujours sarcastique, violent et parfois injurieux. En 1778, un acte favorable aux catholiques avait obtenu l'assentiment des deux chambres. Des associations d'*Ultras* se formèrent aussitôt et Gordon se fit leur auxiliaire. Il voulut les servir dans leur opposition en se faisant leur organe auprès des chambres. Il déclama partout, comme un maniaque, contre la vraie église, contre le ministère, et toujours d'une façon qui lui attirait des désagréments. Les assemblées, sous le souffle de cet énergumène, dégénérent souvent en émeutes.

Il avait proposé que l'association protestante se réunît pour aller présenter aux chambres sa pétition contre les empiétements des catholiques. Plus de cent mille personnes s'acheminèrent au Parlement en commettant d'inévitables excès. La pétition fut présentée au milieu des clameurs et des rugissements des émeutiers. Dans la soirée, trois chapelles catholiques furent pillées et brûlées, puis le désordre augmenta encore les jours suivants, faute de mesures répressives. Le pillage s'étendit aux maisons, les flammes de l'incendie éclairèrent le hideux triomphe du fanatique Gordon promenant dans une voiture que traînait la populace en délire. Les troupes durent enfin intervenir et faire feu pour disperser les factieux. Gordon fut saisi, mais il fut bientôt acquitté par le Jury qui le traita d'insensé. Ce furieux se moqua du procès qu'on lui fit sur accusation du crime de haute trahison. En Ecosse on ouvrit une souscription publique pour l'indemniser des troubles que lui causait la justice. Gordon n'en devint que plus turbulent. Une nouvelle émeute éclata, samedi, le 2 juin 1780. Les prisons furent forcées. Les gens sans aveu et les malfaiteurs se joignirent à cette populace fanatisée et soudoyée. Le palais de Lord Mansfield fut attaqué. Une soixantaine de maisons furent brûlées. Le soulèvement ne s'apaisa pas devant la lecture de la loi pour la répression de l'émeute. Les factieux furent sourds à la lecture de la Proclamation Royale. Les troupes tirèrent et tuèrent à peu près deux cents personnes, en blessèrent un bien plus grand nombre et firent quatre-vingt prisonniers. Enfin, ses amis le décidèrent à se retirer des affaires. Censuré par un écrit falmé par l'archevêque de Cantorbéry, condamné par la Cour du Banc du Roi pour libelle injurieux à l'ambassadeur Français, il se refugia en Hollande, d'où il fut bientôt banni. A son retour en Angleterre, Gordon fit profession de Judaïsme. Finalement il fut enfermé dans la prison de New-Gate, où il mourut. Il avait passé le temps de sa réclusion à étudier le Droit et à la lecture de l'Histoire, etc., etc.



nombre respectable. Gordon était alors à Londres même. Les émeutiers démolirent la boutique de Bagnall (*King Street*) parcequ'il était catholique : — *For no other reason than that he belonged to the Roman Catholic persuasion.* (*Topog. Hist. of Scotland, T. I., p 631.*) Au reste, ce vandalisme, cette guerre contre les catholiques n'était pas restreinte à Glasgow, mais ces fureurs s'étendaient sur tout le pays et sur l'Angleterre elle-même.—Ceci se passait à la fin du siècle dernier. L'Ecosse était alors dépourvue d'églises, de prêtres et de tout lieu propre aux exercices du culte catholique. Et à Glasgow, autrefois siège épiscopal, honoré par les travaux et le ministère de Saint Mungo, de Conwall, de Saint Kentigern, toutes les horreurs et tous les maux régnaient, depuis que l'intolérance y avait éteint toute lueur de la vraie foi ? Les rancunes contre les catholiques y étaient encore vivaces surtout dans les basses classes.

M. l'Abbé Macdonell introduisait donc ainsi à Glasgow près de neuf cents individus qui descendaient des montagnes. Ces paisibles habitants y trouvèrent un contraste affreux entre leurs usages et leurs coutumes et les habitudes et les lois des habitants de la plaine que le fanatisme aveuglait et subjuguait.

Quand ce bon prêtre chercha dans l'enceinte de la ville de Mungo et de Boniface un local pour la célébration des saints mystères, dans les faux-bourgs même les plus reculés, les cris de la barbarie, soudoyée par l'intolérance, ne lui laissèrent pas un obscur recoin pour y adorer Dieu et pour y prier pour les persécuteurs de la vraie église. Ses tentatives, cependant, ne furent pas longtemps infructueuses, quoique les chefs du commerce et les propriétaires des ateliers lui eussent signifie qu'ils emploieraient les montagnards qu'il recommandait, mais ne pouvaient pas répondre qu'ils seraient à l'abri des tracasseries des émeutiers, lui surtout, puisqu'il était, en outre, exposé à être traduit en justice comme ministre d'un culte proscrit par les lois

La providence bénit ses efforts. Il réussit, enfin, dans son projet, mais avec quelles peines ! Dieu le sait. On parvint à disposer des appartements dans un grenier que le jour, on convertissait en laboratoire ; et, encore, on ne pouvait s'y réunir que pendant la nuit pour faire les prières en commun et pour célébrer le service divin. C'est là que M. Macdonell apprenait à ses compatriotes éprouvés de toutes manières, la patience et le pardon des injures.

Dès que les presbytériens eurent decouvert ce lieu de réunion pour leurs exercices religieux, ils se repandirent contre eux en imprécations et en menaces. D'horribles attentats étaient à craindre. L'autorité qui doit toujours veiller et protéger, fermait les yeux. Mais l'impie se borna à outrager ; cette fois le sang fut

épargué. Au milieu du frémissement de la colère publique, le jeune chapelain fut calme et résigné. Son attitude disposa les autres à des sentiments pacifiques. Sans la prudence de Monsieur Macdonell, les scènes d'un autre temps se seraient infailliblement répétées. On lit, en effet, dans *Alison's Picture of Scotland* qu'en 1779, "a mob exasperated by measures in progress to repeal the penal laws against roman catholics, burnt one public chapel, plundered another and destroyed considerable property belonging to romish priests and people, and even to some protestants, advocates of their civil rights." (*Ibid.* p. 470.) La crainte d'une émeute plus terrible encore paralysa l'autorité locale et assura par là l'impunité aux brigands qui se rendaient coupables de ces excès.

Monsieur l'Abbé Macdonell se résigna à souffrir ces outrages en silence, se rappelant que c'est un honneur de souffrir pour l'Eglise. Il empêcha ses ouailles de répondre aux insultes autrement que par le silence, et prêcha partout le pardon et l'oubli.

Voilà comment la persécution poursuivit le vrai culte lorsqu'on voulut l'introduire au milieu d'elle. Mais le pasteur ne faiblit pas devant l'orage. Il réussit à tempérer les cœurs aigris et continua l'exercice de son ministère dans les maisons privées. Les règles de conduite qu'il donna furent respectées; et, depuis lors, le catholicisme y a fait des progrès considérables. Quoique les fidèles qu'il avait fortifiés et encouragés dans ces temps orageux, aient depuis réussi à établir plusieurs églises dans cette grande ville manufacturière, dont le commerce s'accroît de jour en jour, on y montre encore avec vénération la maison où le dévoué Monsieur Macdonell célébrait les saints mystères.

Au premier volume de *Fullarton's Gazetteer of Scotland*, page 664, on lit: "And through the illeberality of the times, the roman catholic body were compelled to meet in a clandestine manner in the room of a dwelling house, behind Blackstockland, in the Salt-Market, they were eventually enabled in 1794, to build openly a chapel near the barracks, which has now long been disused as a place of worship, and the splendid edifice in Great Clyde street was in its stead erected in 1816..... The most splendid specimen of architecture and at the same time the most costly....."

Il n'en était pas autrement à Edimbourg; l'hérésie savait multiplier les outrages, et remplir partout la mission du trouble qui lui était propre. "En 1779, disait Monseigneur Paterson, Vicaire Apostolique, à Edimbourg.... triste époque où la fureur de nos ennemis se manifestait par toutes sortes d'excès, notre chapelle, ainsi que la maison de l'Evêque, furent brûlées et entièrement détruites par la populace. On fut forcé de se réfugier dans une des

rues les moins fréquentées de la vieille ville, où une salle au cinquième étage nous servit d'église, ou plutôt de retraite, jusqu'en 1813. Ce fut là que, plus d'une fois, il fut donné à nos pauvres catholiques de voir s'agenouiller avec eux, au pied du même autel, le Roi de France et les princes de son auguste famille.

Cependant, on vit bientôt le ministre presbytérien, le docteur Porteous, alors très-influent à Glasgow, conseiller au chapelain des montagnards d'ouvrir une chapelle sur la rue et d'en laisser les portes ouvertes pendant le service. On y accueillit bien ceux qui s'y rendaient par curiosité; le bruit se répandit que ce n'était pas l'ancien catholicisme, qu'on y exerçait une religion fort tolérable, quoique les dogmes de l'Eglise catholique y fussent expliqués en Gaëlic et en Anglais; cependant, on avait soin de célébrer la messe de grand matin le dimanche, avant l'heure où les turbulents, qui d'ordinaire passent dans les auberges une partie de la nuit et du samedi au dimanche, fussent levés. Voy : p. 17.

### III

Les colonies anglaises du Nord de l'Amérique, en levant l'étendard de la révolte, refusèrent tout échange de produits avec la **Mère-Patrie**. Si la Grande-Bretagne dût cesser d'exporter ses tissus, sa ferronnerie, ses épiceries, ses drogues et autres objets de commerce à ses colons mutinés, elle dût pareillement se passer du tabac, du coton, du bois et des céréales qu'elle importait chaque année de ses vastes colonies.

Il y avait à cette époque dans la Nouvelle-Angleterre et dans quelques autres provinces voisines un grand nombre de tisserands écossais, allemands, hollandais et autres qui souriaient aux projets des chefs de la révolution et se promettaient de ne dépenser que des produits des fabriques du pays. Ils s'obligeaient d'une part, à créer des fabriques, à fournir les toiles, flanelles, draps et étoffes de toute espèce pour les besoins du pays si on leur fournissait le chanvre, le lin, ou la laine nécessaire pour alimenter leurs manufactures.

Dès lors les industriels de la Grande-Bretagne durent songer à se procurer le tabac, le coton, et surtout à multiplier les fabriques et les métiers. Cependant il était difficile à cette puissance d'encourager l'agriculture, de se procurer un grand nombre de tisserands dans un moment où la guerre l'obligeait d'armer tous ses hommes. Pour faire face aux exigences, les grands propriétaires

se décidèrent à donner plus d'importance aux troupeaux, à cultiver le lin sur une plus grande échelle et à profiter des gros prix que les fabricants offraient pour la laine comme pour le chanvre et le lin.

L'Ecosse qui, en secouant le système féodal, avait cru ajouter au bonheur des grands seigneurs, en les débarrassant de leurs nombreux vasseaux, les vit bientôt presque isolés puisqu'ils avaient éloigné leurs serfs et concédé à bail les lots de terre arable à un certain nombre de favoris. Quand le seigneur méconnut l'honneur d'avoir de nombreux vasseaux qui faisaient sa puissance et sa fortune, il ne s'occupa plus des intérêts de ceux qui exploitaient ses terres. Aussi vers la fin du siècle dernier, les Landlords en étaient à ce point qu'ils préféraient n'avoir qu'un petit nombre de fermiers qui cultivaient en grand les meilleures portions de leurs riches vallées que d'avoir à compter avec une troupe de petits prolétaires qui leur donnaient plus de trouble et d'embarras. Bientôt leur égoïsme leur suggéra qu'il était plus avantageux d'avoir des troupeaux au lieu des multitudes et qu'il valait mieux laisser les montagnes en paturages et les plaines en culture plutôt que de protéger des familles nombreuses et pauvres. D'un autre côté, le petit peuple, à la vue de ces calculs étroits, chercha refuge dans les villes.

Les ouvrages dans les manufactures ayant cessé à Glasgow, parceque la famine ravageait l'Ecosse, les pauvres montagnards, leurs femmes et leurs enfants auraient été indubitablement la proie de la misère la plus navrante sans la persévérance et les dispositions généreuses de leur guide et de leur pasteur. La guerre que la France faisait à l'Angleterre avait obligé cette puissance d'appeler tous les hommes sous les drapeaux. Par suite, les exportations d'Ecosse cessèrent parce qu'on ne pouvait plus trouver de placements avantageux sur le continent. En cette occasion, comme toujours, l'abbé Macdonell raffermi et ranima les âmes faibles et abattues de ses montagnards qui étaient peu accoutumés aux privations et qui n'étaient pas au fait de la langue anglaise. C'est pendant qu'ils gémissaient dans cette condition pénible, que M. Macdonell résolut de relever leur courage : il les rassembla et raffermi leur constance dans la foi de leurs pères. Ils les engagea à bénir les douces miséricordes de Dieu et à apaiser sa justice par la patience. Il renouvela ses appels à leur courage et aux sentiments qui les animaient ; il leur exposa qu'il avait en vue un autre projet dont l'exécution demandait des sacrifices, mais il leur dit qu'il comptait sur eux pour le réaliser en vue de leur salut éternel et pour adoucir le sort de leurs familles. Il les conjura de résister,

soit qu'ils l'accompagnassent au delà des frontières, soit qu'ils se décidassent à demeurer à Glasgow, de résister, disons-nous, aux nouveautés, aux prétendues réformes, à fermer leurs cœurs aux inspirations du génie du mal, à tenir de plus en plus aux doctrines de la sainte Eglise et à se conformer partout à ses enseignements et à ses pratiques.—Il leur exposa en outre que la guerre désolait le continent, que l'Angleterre était en lutte avec la France et qu'elle faisait en vain appel à ses milices, que les persécutions dont les catholiques avaient été l'objet en tenaient un grand nombre éloignés de ses drapeaux ; mais que c'était un devoir pour eux de servir la patrie en danger, qu'il allait se rendre en Angleterre pour offrir au Roi Georges III un régiment catholique. Il leur dit qu'il s'attendait à trouver dans leurs rangs des soldats fidèles au devoir, des hommes forts et courageux, décidés à porter haut et ferme le drapeau de leur souverain ; mais qu'ils devaient en même temps être fidèles et dévoués au service du Monarque du Ciel, au milieu des camps remplis de soldats ennemis de leur croyance. Un mémoire sur le sujet fut rédigé, accepté de tous et confié au chef du *Clan* qui devait, avec John Fletcher, le présenter au Roi. Les marchands de Glasgow donnèrent les témoignages les plus avantageux de la belle conduite des montagnards.

Monsieur Macdonell proposa donc au Gouvernement Anglais, par l'entremise de l'honorable William Pitt (1), l'un des plus grands hommes d'Etat de l'Angleterre, de lever un régiment de volontaires montagnards (*Glengary Fencibles Regiment*). La proposition était délicate et elle demandait considération. La politique ombrageuse et susceptible du Cabinet anglais ne se décida qu'après un examen prolongé. Le projet de l'abbé Macdonell n'était pas en effet de nature à rassurer les craintes puérides d'un gouvernement protestant.

Pendant ce temps-là, la tempête grondait toujours. L'Angleterre n'avait pas encore laissé dissiper les rancunes qu'elle gardait au catholicisme. Elle voit la noble démarche des enfants de l'Ecosse, qui, quoique méconnus et persécutés, arrivaient les premiers au soutien de ses droits, et elle espère que l'exemple de ces braves calédoniens disposera d'autres catholiques, soumis à son empire, à grossir les rangs de son armée et que, par suite, les dissidents ne se laisseront pas vaincre en générosité. D'ailleurs, des révoltes partielles avaient éclaté sur différents points en Irlande, mais elles étaient mal conduites ; elles avaient échoué et furent réprimées avec une effroyable sévérité, et cette sévérité, calculée pour pro-

(1) Le fils de Lord Chatham.

duire la terreur, ne soulevait que l'indignation ; et les conspirateurs devenus plus nombreux et plus circonspects, se préparaient à un soulèvement général.

Les plans du généreux prêtre favorisaient et servaient la politique du Cabinet de Saint-James. Le ministère accepta donc ces offres après bien des hésitations et des délais qui prolongeaient les peines et les inquiétudes du pasteur comme aussi les angoisses des malheureux auxquels il portait tant d'intérêt.

Monsieur Macdonell exposa en outre au ministre d'Etat qu'il était dévoué à la cause de la Grande-Bretagne et qu'il espérait qu'on verrait dans sa démarche un zèle qu'il serait dangereux de méconnaître, puisqu'il éloignerait probablement les services de valeureuses milices et de prêtres dévoués. Il ajouta que, pour assurer un concours plus effectif, il était nécessaire d'offrir au régiment en perspective des officiers catholiques afin d'y entretenir l'harmonie convenable. Enfin, il avoua qu'il avait promis à ses compatriotes que le libre exercice de leur religion leur serait garanti et leur serait aussi assuré que leur solde. Le bon prêtre avait encore poussé la loyauté plus loin, puisqu'il avait déclaré aux autorités qu'il s'était engagé à accompagner ses compatriotes partout où les appellerait le service, si ses offres étaient acceptées.

Les temps difficiles qu'on traversait obligèrent de couper court aux difficultés que ce plan si bien mûri offrait à la politique protestante, qui défendait d'enrôler pour le service de la Couronne d'Angleterre d'autres hommes que des protestants, de breveter d'autres officiers ou d'autres aumôniers que des membres de l'église établie par la loi. La nécessité contraignit donc à recevoir ses propositions si raisonnables et si sages des catholiques. Le ministère obtempéra aux vues des catholiques écossais, et leur accorda, outre la solde, la liberté de servir Dieu selon les prescriptions de la vraie Eglise ; et, afin de les maintenir constamment dans leurs bonnes dispositions, on promit de nommer l'abbé Macdonell leur chapelain. On se persuadait aisément que la droiture d'esprit de celui qui avait combiné et mûri un plan aussi heureux serait garant de l'énergie avec laquelle il soutiendrait les intérêts de la Couronne. C'est en 1795 que M. l'abbé Macdonell reçut l'autorisation de demeurer attaché à son régiment (1). Les journaux du Royaume-Uni annoncèrent sa nomination officielle à la place d'aumônier au Régiment des Montagnards Ecossais.

Voilà donc un chapelain catholique accepté dans les armées.

---

(1) Sir John C. Hippley, à la 253, de l'*English Statemen*, dit que c'est en 1795 que M. Macdonell reçut sa commission.

anglaises, malgré les exigences du code détestable et inique maintenu en vigueur jusqu'alors. Voilà donc un régiment de catholiques enrôlés et disciplinés par des catholiques au service d'une nation qui, depuis plus de deux siècles, faisait guerre à mort à tout ce qui tenait au catholicisme. Le gouvernement de la Grande-Bretagne semblait vouloir racheter les jours mauvais qu'on avait traversés. Sans doute la Providence voulait ouvrir les yeux à l'Angleterre en l'engageant à se relâcher de la sévérité de cette politique d'exclusion, pour consoler les enfants de l'Eglise des maux qu'ils avaient éprouvés. Le ciel permettait qu'un gouvernement fanatique et intolérant appréciait ces services de sujets loyaux et dévoués, dont il commençait à redouter l'ingratitude et la désaffection, après les avoir aigris. Le prêtre qui avait, sous l'inspiration de l'héroïsme de la charité, assumé et accompli une mission délicate et difficile, sut aussi faire connaître et respecter les services du sacerdoce catholique. Il ouvrait par là, un champ nouveau au ministère du prêtre en Angleterre : il lui donnait un moyen de paraître au grand jour, de faire connaître et aimer les principes de la vraie religion, honnie et conspuée par des hommes intéressés à gêner son action sur les populations. Ajoutons que, tout en rendant service au soldat, Monsieur Macdonell disposait ses compatriotes à agir puissamment par leur bonne tenue, par leurs bons exemples, sur les esprits de leurs camarades des camps et contribuait ainsi à faire tomber tous les préjugés odieux dont on avait environné jusqu'alors le nom catholique.

Quatre ou cinq régiments avaient été antérieurement levés en Ecosse, mais ils avaient tous refusé de servir au dehors de leur pays. Sur l'avis du chapelain les montagnards de Glengary offrirent de servir sur tous les points du Royaume-Uni ou d'Irlande et même des Isles de Jersey et de Guernesey. Cet offre plut au Gouvernement Anglais et ce fut l'année même de son organisation (au mois de juin 1795), après une série d'épreuves, de préparatifs, d'exercices que le régiment des *Glengary volunteers*, étant jugé suffisamment discipliné, fut envoyé en garnison à Guernesey. On avait compris tout ce qu'on pouvait attendre d'hommes qui servaient leur conscience en servant leur Roi. Là, comme à Glasgow, le caractère aimable de Monsieur Macdonell, son empressement à obliger, sa grande réserve, ses belles qualités et ses vertus distinguées lui firent trouver dans toutes les classes de la société, l'accueil le plus flatteur. Sa conduite pleine de sagesse, la modération de son caractère, toujours empressé à calmer les esprits excités, comme ses manières franches et ouvertes, lui eurent bientôt concilié tous les esprits.

En 1798, le *Glengary Fencibles* fut envoyé en Irlande pour y comprimer la révolte. Là aussi les Montagnards devaient faire leur devoir, et le loyal chapelain qui les accompagnait sut encore maintenir leurs esprits et leur réputation au niveau des circonstances.

Le souvenir des lois pénales avait aigri le cœur des fils de ceux qui en avaient tant et si longtemps soufferts. La révolution qui inspirait mal les Irlandais, les avait porté à se soulever contre l'Angleterre, parce que les garanties d'indépendance qui leur étaient données par le gouvernement anglais n'étaient qu'un leurre. Ces ardents patriotes étaient exposés à des déceptions quotidiennes. L'histoire nous a donné le récit des scènes de carnage de ces jours hideux. L'émeute fut étouffée dans le sang irlandais ; et le bon cœur du prêtre qui n'ignorait pas que cette rébellion avait été principalement suscitée par les vexations calculées et même par les cruautés de la politique anglaise, sut compâtrer généreusement aux maux qui affligeaient cette terre si désolée et néanmoins si profondément catholique.

Vers la fin de sa vie, le bon évêque Macdonell se rappelait encore avec amertume la conduite atroce des garnisaires haineux, fanatiques et cruels, qui allaient jusqu'à fustiger ses co-religionnaires, affaiblis et couverts de plaies, livrés sans merci à la brutalité courroucée des ennemis de leur foi et qui étaient réduits, pour se soustraire aux persécutions incessantes d'une soldatesque effrenée, à chercher leur salut dans la fuite ou dans la guerre civile.

Qu'allaient faire, devant la sédition, les valeureux soldats de *Glengary*? Sans doute leurs sympathies étaient acquises à des co-religionnaires, comme eux persécutés en haine de la foi ; mais, soldats et catholiques, ils étaient déterminés à faire respecter l'ordre avant tout.

Heureusement ils n'eurent pas à se mesurer avec leurs frères, puisqu'en débarquant près de Waterford, ils apprirent que les pauvres catholiques avaient subi une défaite décisive qui les exposait à de nouvelles épreuves. Cernés de tous côtés par une armée régulière, bien supérieure en nombre, ils furent en effet accablés, puis torturés avec une incroyable rigueur ; mais pas un ne trahit ses chefs, pas un ne démentit sa foi.

Le chapelain et ses troupiers offrirent de suite de soigner les blessés et d'assister les mourants dont les prisons étaient encombrées et qui avaient été entièrement négligés. Ils mêlèrent leurs larmes et leurs prières à celles des infortunés que la victoire avait trahis, ils les encouragèrent à supporter une défaite plus honorable aux vaincus qu'aux vainqueurs. Braves et courageux devant



l'ennemi, ils surent aussi pratiquer les vertus de la paix ; et les blessés et les mourants, entourés de soins et de prévenances, apprirent à admirer leur dévouement et à bénir leurs noms.

L'abbé Macdonell comprenait la dignité de sa position. Il était le seul prêtre catholique qui pût se montrer en public, circonstance qui lui permettait de modérer l'irritation des vaincus, de maintenir, d'un côté, les droits de la Couronne et de résister, de l'autre, au zèle toujours outré des indiscrets. Les malheureux aiment toujours à se presser autour du prêtre *qui sait compatir à toutes les misères*. Le jeune chapelain catholique vit bientôt renaître partout l'harmonie, la tranquillité et la paix, grâce à ses allures et à ses démarches franches et charitables. Le Ciel lui donnait ainsi à remplir un ministère plein de consolations, mais aussi plein de fatigues et d'agitations ; rien ne l'arrêtait néanmoins quand il s'agissait du bien de ceux qu'il appelait ses frères et qu'il chérissait comme s'ils eussent été ses enfants.

A Wexford, port de mer, où se réunissaient un grand nombre de caboteurs, de commerçants, de pêcheurs, tant du pays que de l'étranger, comme à Waterford, à New-Ross, etc., il réussit à faire ouvrir les églises catholiques tant pour l'avantage de ses chers Ecossais que pour la consolation des citoyens et des catholiques que le négoce y appelait. Ses conseils, ses prédications et ses prudentes recommandations lui donnèrent de l'ascendant sur bien des personnes qu'il décida à s'éloigner pour toujours des assemblées tumultueuses, où s'adoptent, pour l'ordinaire, les mesures les plus extrêmes. Il démontrait aux Irlandais que le Gouvernement ne faisait pas la guerre aux catholiques, puisqu'il aimait les catholiques d'Ecosse, et que la paix renaîtrait dès qu'ils se soumettraient au Gouvernement. Le pieux abbé réussit ainsi, par la sage conduite qu'il traça aux catholiques et par son ascendant sur un grand nombre de protestants, si non à désarmer, du moins à tempérer la violence des fanatiques.

Pendant qu'il était chapelain des troupes stationnées en Irlande, ou en garnison à Guernesey, Monsieur Macdonell ne négligeait aucune mesure pour améliorer leur position, et pour leur procurer même des établissements fixes. Il prévit que leur situation était trop précaire pour des pères de famille, vu qu'elle dépendait uniquement des éventualités de la guerre qui ne pouvait pas toujours durer. Il faudrait un jour en finir avec la vie des camps ; et avec elle tariraient les ressources qui alimentaient les troupiers et leurs familles auxquelles ils envoyaient mensuellement quelques secours, faibles il est vrai, mais réguliers.

Avant de quitter l'Irlande, monsieur l'abbé Macdonell voulut

avoir l'approbation de la conduite de son régiment de montagnards. Il s'adressa à la plus haute autorité, au marquis de Cornwallis, le commandant des forces en Irlande; et ce dignitaire, outre ces témoignages les plus flatteurs donnés à ces braves écossais, conseilla au gouvernement d'augmenter ce régiment. Pour faire agréer ce plan au Cabinet de Saint-James, le chapelain des troupiers de *Glengary* recueillit toutes les recommandations et tous les témoignages de leur fidélité et de leur bonne conduite qu'il put obtenir de ceux qui avaient commandé ces braves montagnards, soit en Irlande, soit à Guernesey, et partit pour Londres.

Avant son départ d'Irlande, il avait été témoin du projet d'union de l'Irlande à l'Angleterre, qui avait été proposé au parlement du Dublin et qui avait été repoussé. Cependant, les nobles de l'Irlande et les évêques catholiques s'étant réunis pour discuter cette mesure et étant convaincus qu'il valait mieux se résigner à l'adopter que de voir les fureurs de l'Angleterre ensanglanter continuellement le sol de leur patrie, autorisèrent Monsieur Macdonell à en conférer avec le Cabinet de Londres. Dès qu'il parut devant l'honorable Henry Dundas (1), le secrétaire d'Etat déclara qu'il ne pouvait ajouter foi à ses renseignements puisqu'il venait de recevoir un message de Lord Castlereagh, alors secrétaire d'Etat pour l'Irlande, disant que les nobles et les évêques étaient opposés à l'union et que leur assemblée n'avait eu lieu que pour aviser aux moyens de contrecarrer les mesures du gouvernement. Sur ce, M. Macdonell demanda la permission de prouver ses assertions. En effet, sans plus tarder, l'actif chapelain écossais écrivit au colonel Macdonell, qui commandait le régiment des montagnards et qui était resté à Dublin, pour lui exposer l'embarras qui lui était fait par les assertions de Lord Castlereagh, détruisant entièrement les avancés du Lord Secrétaire.

L'affaire n'en resta pas là. Les journaux ayant eu vent des messages de Lord Castlereagh, déversèrent de nouveau leur bile sur les catholiques d'Irlande auxquels ils imputèrent avec amertume, les troubles et les désordres de cette Ile, si malmenée par la perfide Albion. Alors M. Macdonell exigea que ces imputations calomnieuses et ces écrits odieux aux enfants de l'Eglise catholique fussent rectifiées, si non qu'il lui resterait à mettre devant le public les dénégations et les preuves dont il s'était muni. Ce ne fut que devant cette menace que les papiers périodiques revinrent sur ce qu'ils avaient dit erronément et malicieusement.

Quoiqu'il en soit, le chapelain des montagnards écossais ne

(1) Plus tard Lord Melville.

réussit pas à faire augmenter son régiment ; mais le Gouvernement donna des commissions à plusieurs des officiers subalternes en les plaçant dans d'autres régiments, leur donna, à tous, avancement et les induisit à s'agrèger d'autres volontaires.

Le régiment des Montagnards Ecossois demeura en Irlande jusqu'en 1802, qu'il fut licencié.

Les temps devenaient de plus en plus difficiles ; les jours mauvais s'annonçaient, et le Révérend Monsieur Macdonell songea, néanmoins, à assurer à ses chers compatriotes, les montagnards, une existence plus durable et plus profitable. Il leur proposa finalement d'émigrer en Amérique et d'y établir des paroisses (clans) sur les vastes et fertiles terres encore à la disposition de la Couronne. Il réussit facilement à convaincre ces hommes placés entre les souvenirs de tout ce qu'ils avaient souffert et les avantages qu'ils entrevoyaient dans l'avenir. C'était leur ouvrir un horizon nouveau, leur annoncer la fin des jours sinistres et le commencement d'un bonheur auquel ils n'osaient pas encore croire. Sur de leur acquiescement à ces projets, l'officieux chapelain entreprit, à ses frais, le voyage de Londres dans le but de faire agréer son plan aux autorités.

Comme on le voit, ce n'était pas le repos que convoitait ce digne prêtre. La nouvelle tâche qu'il s'imposait n'était pas d'une exécution très-facile. Après une période assez longue d'un ministère aussi ardu, il se préparait à passer les mers avec ses compatriotes, à se rendre en Canada, et à y fonder des établissements stables et réguliers au milieu de ses vastes forêts. Ce n'est pas une retraite paisible, au milieu de sa famille, ce n'est pas la desserte calme et facile d'un religieux hameau, ou d'une paroisse opulente et circonscrite, que son zèle sacerdotal lui fait convoiter ; mais c'est l'établissement d'un comté tout entier qu'il projète. Son ardeur apostolique ne recule ni devant les préjugés, ni devant les obstacles qu'il rencontre sur son chemin. Plein d'activité, d'énergie et de persévérance, il combat les uns, surmonte les autres ; et le succès couronne bientôt son entreprise toute patriotique et chrétienne.

Pendant qu'il prépare ainsi ses plans, il se décide à engager les hommes, alors à la tête des affaires publiques, à lui venir en aide dans l'accomplissement des projets qu'il a en vue. Toujours debout, sa vigilance ne se ralentit pas un seul instant et son activité ne lui permet pas de temporiser. Le Secrétaire d'Etat, M. Addington, ayant pris connaissance des attestations de mérite que de hautes influences avaient donné au régiment, voulut indemniser le zélé chapelain, en lui offrant une pension ou demi-paie, mais

une somme assez ronde, à la suggestion du duc d'York, alors commandant des forces de la Grande-Bretagne. Dans une des entrevues que le Premier-Ministre de la Couronne eut avec M. Macdonell, il pria le chapelain des montagnards de lui faire connaître les causes qui éloignaient tant de braves montagnards de l'Angleterre, ne pouvant pas comprendre comment des sujets si braves et si fidèles laissaient la terre de leurs ancêtres et le service du Roi pour aller chercher refuge en Amérique, et qu'enfin il mettrait un terme à des inquiétudes que lui causait cette émigration assez fréquente qu'il regardait comme une des grandes misères de son administration.

M. Macdonell se hâta de satisfaire aux vues du grand ministre, et produisit quelques jours plus tard un mémoire sur l'effet désastreux qu'avait eu sur les laborieuses populations des montagnards d'Ecosse, les mesures malveillantes et acerbes des propriétaires des fiefs qui avaient arraché à la culture du sol tant de bras vigoureux, obligés par suite de chercher leur subsistance à l'étranger pour n'être pas condamnés à toujours aux hasards d'une vie nomade et aux misères du prolétariat.

La paix d'Amiens (conclue le 25 mars 1802), qui ne fut à bien dire qu'une trêve de huit mois jetée au milieu d'une guerre de vingt ans, venait de disperser le régiment de Glengary. Ce licenciement était prématuré ; car, peu après la conclusion du traité de paix, l'Angleterre et la France, qui s'accusaient mutuellement de ne pas en remplir les conditions, sentirent qu'un pareil état de chose ne pouvait pas durer ; aussi, à la suite d'explications assez violentes, entre Bonaparte et Lord Whitworth, la guerre fut de nouveau déclarée.

Quoiqu'il en soit, les intrépides montagnards écossais et leur pieux chapelain étaient à la retraite ; et, dans la pénurie où ils se trouvaient de nouveau réduits, ils songèrent à mettre de suite à exécution le projet de passer en Amérique et d'y fonder une colonie régulière. Certes, ils avaient bien tous les éléments de succès, entente générale, courage, dévouement, esprit de sacrifice, et surtout persévérance ; mais les moyens matériels, sans lesquels la chose la plus facile reste irréalisable, faisaient défaut au grand nombre et gênaient considérablement l'élan.

Z.

*à continuer)*

# DE LA RELIGION

---

(suite)

## II

Deux principes opposés, deux doctrines qui s'excluent mutuellement se disputent la conquête des esprits et la possession du monde. De la lutte incessante qu'elles se livrent dans l'arène sociale depuis qu'a été brisée l'harmonie universelle qui régnait d'abord au sein de la nature, résultent les événements bons ou mauvais qui forment le drame émouvant de l'histoire. Entre elles il faut choisir ; c'est la première des obligations qui s'imposent à l'homme ; car quelle sagesse y aurait-il à détourner sa pensée des problèmes dont la solution lui importe si fort ? Quelle prudence que d'agir comme s'il était immortel, quand tout l'avertit de la brièveté de ses jours ?

Or, tandis que l'une le laisse libre de vivre à sa guise, et de ne s'inspirer que de ses passions, l'autre circonscrit le cercle inflexible où sa liberté peut se mouvoir dans l'ordre, mais qu'il lui est défendu de franchir. La première rapporte tout à ses sens, et l'engage à se plonger dans la matière sans souci de la dignité de son être, pendant que la seconde élève l'âme, lui communique une énergie, une activité nouvelles, et la fait resplendir au-dessus des fanges humaines.

“ Ecoutez la Religion, s'écrie Lamettrie : elle vous ordonnera de vous vaincre vous-même, décidant sans balancer que rien n'est plus facile ; et que pour être vertueux, il ne faut que vouloir. Prêtez l'oreille à la Philosophie : elle vous invitera à suivre vos penchants, vos amours, et tout ce qui vous plaît. Ici, il n'y a qu'à

se laisser aller aux agréables impulsions de la Nature ; et là il faut se regimber contre elles." C'est en effet la gloire de la religion que de porter à la pratique de la vertu, de même que c'est la honte éternelle de cette philosophie qu'on lui oppose que d'entretenir le vice par ses avilissantes doctrines.

Grâce à l'influence qu'elle exerce sur les âmes par l'appréhension des châtimens et l'attrait des récompenses à venir, la religion constitue la plus grande force morale de l'univers. Il suffit de jeter un regard dans l'histoire et d'observer autour de soi pour se convaincre que les nations, comme les individus, ne connaissent pas d'autre règle de mœurs que celle qui leur est fournie par l'enseignement religieux. La philosophie, quelle qu'elle soit, aura beau faire résonner les mots sonores de dignité humaine, de grandeur humaine, ces mots se perdront dans le vide, si elle ne les appuie sur la base indestructible de la foi ; loin de vaincre l'immoralité, elle lui prêtera des armes, en s'insurgeant contre le dogme, qui oppose la digue la plus ferme au torrent de la corruption. Même chez les êtres les plus ignares, les plus dégradés, on rencontre encore certains scrupules, certains sentimens, certaines notions du devoir, débris des fortes croyances autrefois inculquées dans leur âme, qui les empêchent de se livrer sans remords à toute la fougue de leurs instincts dépravés ; et souvent, touchés de repentir, ils se prennent à maudire leur propre turpitude qui les tient, galériens du crime, rivés au boulet d'infamie ! Mais qu'on leur enlève toute crainte, tout espoir d'une autre vie, et on en fait des bêtes féroces qu'il faudra égorger pour arrêter leurs forfaits ! N'est-ce pas Rousseau qui a dit ? " Il n'est pas d'homme qui, en suivant les mouvemens de son cœur ne devint bientôt le dernier des scélérats." Combien de personnes se sont attachées au bien sans retour par la considération du bonheur promis au nom de Dieu à ceux qui restent fidèles à sa loi ! Combien d'autres ont été détournées du mal par l'effroi d'un supplice éternel !

Or, si la religion est une erreur, ainsi que ses ennemis le déclarent, toute erreur étant mauvaise en soi et ne pouvant en conséquence engendrer que de pernicious résultats, pourquoi donc produit-elle partout et toujours tant de bien, de si généreux dévouemens, d'aussi nobles vertus ? Pourquoi prévient-elle tant d'excès et de maux ? *L'homme*, dites-vous, *est né pour la vérité* ; et ce serait dans une erreur grossière qu'il trouverait la perfection de son être ! Hors de là, il se déprave, et succombe sous le poids des misères qui viennent en foule se disputer les lambeaux de sa vie : et vous l'exhorteriez à rompre la chaîne de cette " superstition " qui le préserve en quelque sorte de lui même !

O vous qui prétendez ne voir dans la religion qu'un tissu de mensonges, de chimères et d'impostures, qu'une invention propre à dénaturer et asservir les peuples au profit de quelques privilégiés, montrez-nous une vérité qui la remplace, une vérité qui parvienne également à maîtriser les penchants pervers, à relever le niveau de l'intelligence et de la moralité de chacun en le délivrant du funeste empire de la chair et du sang ; montrez-nous une vérité qui procure autant que celle-là le soulagement aux affligés, des encouragements et des espérances aux bons, un appui et le pardon aux coupables qui se repentent ; une vérité qui établisse de meilleurs rapports, une union plus intime avec Dieu et nos semblables ; montrez-nous enfin cette vérité que vous promettez depuis des siècles à ceux qui vous lisent : et peut-être ensuite pourrions-nous sans indignation vous entendre proclamer que tout est à refaire sur la terre !

Vous répétez de concert que la vérité ne saurait être nuisible aux hommes, et qu'on la reconnaît à ses fruits ; en même temps, vous avouez de bonne grâce que la foi rend ceux qui la possèdent meilleurs et plus heureux que les autres ; vous vous plaignez aussi du triste effet des systèmes qui procèdent exclusivement de la raison humaine, la seule autorité que vous reconnaissiez dans l'ordre moral : vous en faut-il davantage pour vous convaincre que votre philosophie de néant n'est pas la vérité ?

Puisque, de votre aveu, elle engendre naturellement de si déplorables conséquences, ne devriez-vous pas la condamner et la proscrire comme un mal ?

Serait-ce donc l'ambition de passer pour des bienfaiteurs de l'humanité, qui vous porterait à faire des prosélytes, alors que vos désolantes doctrines ne peuvent, d'après votre propre témoignage, que nous ravir les consolations qui nous restent, et nous mettre de moitié dans votre malheur !.....

Il est inouï qu'on ait vu un chrétien se repentir à la mort d'avoir consacré sa vie à la pratique des préceptes que lui impose sa croyance. Au contraire, plus il avance vers la tombe où doivent se transformer ses destinées, plus il s'attache à la religion qui a béni et protégé son berceau. C'est aux temps où il lui a été le plus fidèle, qu'il a le plus goûté de paix, de confiance et d'amour. Les jours qu'il a passés loin d'elle ont été tourmentés et couverts de nuages. Que de malheureux ont amèrement regretté de ne pas avoir vécu en croyants, ou de ne l'avoir été qu'à demi ! Car tous nous avons la conscience ou le sentiment intérieur de l'excellence et de la vérité du Christianisme sans avoir besoin de l'examiner pour y croire. Cet instinct, qui fait tant d'honneur à la nature

humaine, se retrouve dans les organisations les plus diverses, en sorte qu'il forme partie de notre être, et ne saurait, par conséquent, venir que de Dieu.

Il n'est pas un impie célèbre qui n'ait publiquement rendu quelque hommage à la religion, qu'on n'affecte tant de haïr que parce qu'elle commande une soumission absolue à ses dogmes. Toujours elle a rencontré de violents ennemis : mais à l'approche du trépas, bon nombre d'entre eux ont jeté le masque et sont revenus à elle en rétractant leurs erreurs ; le reste, trop enraciné dans le mal, s'est perdu sans retour. Qui n'a lu avec terreur le récit de la fin tragique de Voltaire ? Une idée funeste s'était emparée de son génie et domina toute son existence. Après avoir travaillé longtemps à l'œuvre de destruction qu'il menait contre le Christ, de concert avec une armée de sophistes, un jour, tandis que l'Europe retentissait de son nom, le grand incrédule se flatta de toucher l'heure où son idée allait devenir un fait accompli ; et dans son orgueil de Titan, il s'emporta jusqu'à défier l'Être Suprême, jurant que bientôt Dieu cesserait d'en imposer aux nations par son Eglise. " On vient, écrivait-il, d'imprimer le socialisme tout cru à Neufchâtel ; il triomphe en Angleterre, la secte est nombreuse à Amsterdam. *Dans vingt ans, Dieu aura beau jeu.*" Le Ciel attendit le délai que s'était fixé l'apostat pour compléter son triomphe. Les vingt ans expirés, l'éternité, comme un spectre vengeur, se dressa tout-à-coup devant lui ; son rire satanique s'arrêta sur ses lèvres accoutumées au blasphème, et l'épouvante le saisit aux entrailles. Il ne douta plus, le sceptique des salons de Potsdam ! La peur des châtimens qui planaient sur sa tête, lui ôta tout espoir de miséricorde. Il crut alors, mais à la façon du damné qui n'a plus d'espérance, et Dieu eut beau jeu de Voltaire, lorsqu'en proie aux tourmens d'une horrible agonie, le vieillard aperçut, au lieu du néant qu'il avait rêvé, l'abîme qui réclamait sa proie, et qui déjà s'ouvrait pour l'engloutir !

Tel est le sort réservé à ceux qui, dédaignant l'enseignement religieux, font profession de n'écouter que les fausses inspirations d'une raison qui s'égare, et de n'obéir qu'aux mauvais penchans d'une nature corrompue.

Ceux qui, ramenés à temps à de meilleurs sentimens, ont le bonheur d'éviter une pareille destinée dans l'autre vie, ne laissent pas que de porter en celle-ci la peine de leur égarement. Car le matérialisme, théorique ou pratique, est un principe de mort. Il pervertit l'être moral qu'il détruirait à coup sûr, s'il n'était immortel. Il ruine et tue l'être sensible. Le travail de décomposition qu'il opère chez l'individu qui subit son empire, est aussi rapide



que fatal. Celui-là, du moment qu'il s'est dit qu'il n'y a pas de Dieu ou que s'il existe quelque part, il n'a rien de commun, rien à démêler avec lui, n'a pas tardé à conclure avec Rousseau, que "l'homme qui médite est un animal dépravé," et sur la foi de cette abominable maxime, rougissant de sa céleste origine, il s'est figuré semblable à la brute, dont il a envié le repos et l'ignorance ! De l'abrutissement et de l'indifférence, il s'est fait une seconde nature ; il ne vit que dans le monde physique pour y adorer la matière ; il n'a plus de foi qu'en ce qui frappe les sens pour s'arroger le droit de méconnaître tout, excepté le plaisir ; son état inspire à la fois la pitié et l'horreur. Si par exception, il n'est pas parvenu à ce degré d'abjection qu'on constate dans un si grand nombre aujourd'hui, c'est que ses dispositions naturelles ou la crainte de l'opinion l'empêchent de se montrer aussi pervers que la doctrine qu'il professe ; c'est qu'il préfère dans sa sagesse mondaine l'inconséquence au déshonneur !

Les matérialistes nient tout principe spirituel sous prétexte qu'ils ne peuvent concevoir ce que c'est que l'esprit. Mais perçoivent-ils mieux ce que c'est que la matière pure ? Sa nature intrinsèque n'est-elle pas aussi voilée, aussi mystérieuse et impénétrable que celle de l'esprit ?

Toutes les notions que nous sommes en mesure d'acquérir sur la matière se réduisent au témoignage de nos sens. Or, comme ceux-ci sont impuissants à pénétrer jusqu'au fond des choses, et qu'ils ne peuvent juger que sur des apparences souvent illusoire, ils sont, pour cette double raison, bien loin d'être infallibles : dans toutes les branches de la science, il serait absurde de baser ses idées et ses jugements uniquement sur leurs impressions et leurs rapports .

Du reste, il est impossible de découvrir et de s'expliquer quels sont les simples éléments de la matière. Il est non moins impossible de définir exactement ce qu'elle est. Nous l'ignorons presque autant qu'elle s'ignore elle-même. Si elle frappe la vue par ses formes variées, en retour, elle se dérobe sans cesse par sa nature aux conceptions claires et certaines de l'esprit.

C'est pourquoi il s'est rencontré des penseurs qui, impatients de toute énigme, ont, à la suite de Barclay, d'abord révoqué en doute, puis nié positivement l'existence propre, réelle et extérieure de la matière et des corps pour s'en tenir à l'idéalisme, sans vouloir convenir qu'en procédant de la sorte, ils ne fuyaient un excès que pour tomber dans un autre. Mallebranche a soutenu que cette existence ne saurait être démontrée par des preuves de l'ordre naturel, mais par la Révélation seulement.

Aussi, les philosophes de l'école matérialiste se heurtent à leur point de départ contre des mystères inaccessibles : et s'ils veulent être conséquents avec leur système de n'admettre que ce qui se comprend et s'analyse clairement, ils doivent tout rejeter pour se fixer en aveugles dans la négation absolue ! Arrivés logiquement à cet abîme de déraison, ils enseigneront, sans conviction toutefois, qu'il n'y a ni substance matérielle, ni substance spirituelle, sur la terre ou dans les cieux ; que rien n'existe hors de la pensée humaine qui, elle-même, est un terme vide de sens, et que le monde entier n'est autre chose qu'une abstraction, une *non-existence*.

Cela est insensé, mais telle est la conclusion dernière de cette *philosophie animale* du XVIIIème siècle, qui ne compte que bien trop de prosélytes dans le nôtre.

En méditant sur ce grave sujet, on est tenté d'applaudir à ces paroles de Jean-Jacques qui ont bien leur côté sophistique, mais qui n'en sont pas moins d'une justesse écrasante dès qu'on les applique aux théoriciens du genre de ceux que nous combattons ici : "Les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une vérité, et il a rempli la philosophie d'absurdités, dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots."

Pour se convaincre que l'âme et le corps sont deux êtres absolument différents par essence, sujets en conséquence à des destinées différentes, il suffirait d'invoquer cette maxime fondamentale que la pensée ne peut jamais appartenir à la matière organique : la matière intelligente et pensante étant une inconcevable absurdité. "Pour moi, déclare Rousseau, je n'ai besoin, quoiqu'en dise Locke, de connaître la matière que comme étendue et divisible pour être assuré qu'elle ne peut penser. En effet, un être est distingué d'un autre quand l'idée que nous avons de l'un est différente de celle que nous avons de l'autre. Or, l'idée que nous avons de l'étendue renferme l'idée de plusieurs parties de longueur, de largeur et de profondeur ; elle exclut l'idée de pensée. Donc, la pensée est différente de l'étendue, et l'être qui est étendu est distingué de l'être qui pense."

"Il n'y a rien ici-bas, dit Cicéron, qui puisse être le principe ou l'origine de l'âme, parce qu'il n'y a dans l'âme ni mélange, ni composition, ni rien qui tienne de la nature de l'eau, de l'air ou du feu ; car tout cela ne contient rien qui puisse donner naissance à la mémoire, à l'intelligence, à la pensée, rien qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir ou embrasser le présent. La nature de

l'âme est donc d'une espèce particulière et absolument différente de toutes ces choses matérielles que nous connaissons."

Sans doute, Dieu peut adjoindre le principe ou l'être qui pense à la matière organisée, et c'est précisément ce qu'il a fait dans la constitution de l'être humain. Mais ces deux substances ne s'absorbent pas l'une l'autre, elles ne se mêlent point non plus l'une à l'autre de manière à perdre leurs caractères distinctifs. Elles restent distinctes dans l'homme, et l'homme déchu le sent bien.

L'homme est double : cette dualité est avant tout une vérité de sentiment et d'expérience, proclamée d'une voix unanime par tous les siècles ; il n'y a qu'à s'examiner soi-même pour la reconnaître. Quelle étrange contradiction entre ce que je voudrais être et ce que je suis ! Tirillé en sens contraire par la chair et l'esprit, j'ai beau leur demander l'union dans l'harmonie et la paix : ils m'ont apporté la guerre en naissant, et ils se poursuivent et se combattent sans relâche, prenant mon organisation pour théâtre de leur lutte incessante. Ces divisions latentes, ces révoltes intérieures ne me prouvent pas seulement que ma nature est en état de déchéance, mais encore qu'elle se compose au fonds de deux éléments qui s'unissent en nous par des liens aussi puissants que mystérieux, se joignant sans se confondre, subsistant chacun avec son originalité propre et ses dissemblances, quoiqu'ils tendent à prédominer l'un sur l'autre dans le gouvernement de mon individu. C'est ce qui constitue la créature raisonnable, chef-d'œuvre de la création visible, puisque seule elle réunit en sa personne le monde des corps au monde supérieur des esprits.

Platon, que nous aimons à citer parcequ'il est l'expression la plus vraie du génie antique, nous dit qu'en se contemplant lui-même il ne sait s'il voit un monstre plus double, plus mauvais que Typhon, ou bien plutôt un être moral, doux et bienfaisant, qui participe de la nature divine.

Aristote et Maxime de Tyr comparent la situation de l'âme attachée au corps à l'horrible supplice d'un malheureux lié à un cadavre, et condamné à vivre avec lui.

Un auteur moderne, Aimé Martin, trace à son tour cette peinture saisissante de l'âme aux prises avec le corps, son éternel ennemi :

" L'homme est une âme unie, non à un corps, non à un cadavre, comme le dit Maxime de Tyr, mais à un animal vivant... doué à lui seul de tous les instincts et de toutes les passions des autres animaux. Deux êtres d'une nature opposée, qui n'en forment qu'un ; deux puissances, deux intérêts, deux volontés qui se disputent l'empire, voilà l'homme. L'âme et le corps, c'est le cavalier et le cheval, unis pour une seule course ; ils s'élancent, ils combattent,

s'étreignent, passant de la victoire à la défaite et de la défaite à la victoire, jusqu'au moment où l'animal épuisé tombe expirant sur l'arène : il meurt ; le cavalier, devenu libre, lui jette à peine un dernier regard, et, tout palpitant de cette longue lutte, il se trouve en présence du maître qui doit le récompenser ou le punir."

Si la théorie grossière qui rapporte tout aux sensations et aux sens, était fondée ; si l'unique différence essentielle entre nous et la brute consistait dans la conformation diverses des organes, il n'y aurait plus ni vice, ni vertu ; il n'y aurait plus de morale : car la morale ne peut avoir son principe dans la matière.

Alors, pourquoi la conscience, ce juge incorruptible qui ne fait jamais grâce au criminel, fût-il à l'abri des lois, ou eût-il échappé à leur rigueur ?

Pourquoi le remords, ce compagnon inséparable du crime, qui vole sur les pas du coupable pour empoisonner ses joies, et abreuver ses jours d'amertume ?

Pourquoi ce contentement intérieur qu'on éprouve à la suite d'une bonne action ?

Pourquoi la religion, cet appel de l'âme, ce cri de l'humanité en tous temps, en tous lieux, sauf quelques courtes périodes de désordre anormal, ou de décadence honteuse ?

Rien de cela n'est matériel, rien de cela n'a sa cause dans les sens.

D'où nous viendraient aussi l'idée de Dieu, l'idée du droit, l'idée d'une autre vie, enfin toutes les idées spirituelles ou abstraites qui n'ont rien de commun avec les phénomènes qui frappent nos organes ?

"Le sens, dit St. Thomas cité par de Maistre, ne connaît tout au plus que l'individu ; l'intelligence seule s'élève à l'universel. Vos yeux aperçoivent un triangle ; mais cette appréhension qui vous est commune avec l'animal ne vous constitue vous-même que simple animal ; et vous ne serez *homme* ou intelligence qu'en vous élevant du triangle à la *triangulité*. C'est cette puissance de généraliser qui *spécialise* l'homme et le fait ce qu'il est ; car les sens n'entrent pour rien dans cette opération ; ils reçoivent les impressions et les transmettent à l'intelligence ; mais celle-ci peut seule les rendre *intelligibles*. Les sens sont étrangers à toute idée spirituelle, et même ils ignorent leur propre opération, la vue ne pouvant se voir ni voir qu'elle voit."

Il est évident que l'homme est d'une nature étrangère et supérieure à tout ce qui l'entoure ; sinon, il trouverait ici-bas, avec les étonnantes facultés qui le distinguent, la réalisation pleine et entière de tous ses vœux. Toujours il désire, il espère toujours, et

toujours il est trompé dans ses espérances et ses désirs. Le monde et ce qu'il renferme, sont insuffisants à satisfaire ses aspirations secrètes à une science et à une félicité inconnues. S'il n'était que matière organisée, il jouirait sous les cieus d'un état heureux et tranquille ; il n'aspirerait point au-delà des biens terrestres, au-delà des jouissances sensuelles et des horizons de cette vie. Il oublierait le passé, vivrait matériellement du présent, et ne s'inquiéterait nullement de l'avenir.

Or, il fait tout le contraire, et souvent malgré lui, comme s'il était mû par une force surhumaine : ce qui prouve que ni les contradictions ni l'énigme de son être, ni le secret de sa destinée, ni les limites de son ambition ne sont dans la matière. Pour contenir son corps, il ne faut qu'un point dans l'espace, tandis que son esprit, présent en quelque sorte à tous les points de ce vaste univers, a besoin de l'infini pour espace et pour domaine. L'inconnu, le mystère ont un charme qui l'attire. Il se dégoûte vite de ce qu'il connaît, il veut connaître davantage et ne cesse de chercher ; il est, pour ainsi dire, tourmenté des choses divines ; et ne se passionne jamais plus que pour ce qu'il ignore ou ne peut d'abord concevoir. Seul entre tous les êtres, il témoigne du mépris pour cette prosaïque existence. Il s'ennuie de vivre isolé au milieu de cette création matérielle qui ne peut ni le comprendre, ni l'instruire : sphinx insensible qu'il interroge en vain, sphinx aveugle et muet qui ne sait ni ne peut expliquer ses énigmes !

Mais s'il a peu d'attachement et d'estime pour la vie telle qu'elle se présente à sa vue, ce n'est certes pas par amour du néant qu'au contraire il méprise par-dessus tout. Il ne saurait se figurer devoir s'anéantir dans la poussière du sépulcre, et a une telle horreur de la destruction qu'il frémit à la simple pensée que peut-être, il s'éteindra sans retour dans la nuit impénétrable du tombeau.

Mais mourir, c'est renaître, se dit-il ; et il s'agite, impatient, dans la prison de son corps, comme l'aigle indigné contre les liens qui le retiennent captif. Il sent le besoin de quelqu'un qui l'enseigne : il appelle la lumière d'En Haut pour éclaircir ses ténèbres, et la Religion vient à son secours.

Et tout cela ne serait qu'un jeu, un caprice de la matière combinée par la main inepte du hasard !

Ceux qui ont proclamé dans leur ignorance que les atômes ont produit fortuitement tout ce qui existe, ont donné cours à une grande absurdité : car quelle plus grande absurdité que des atômes qui auraient produit fortuitement des êtres intelligents et religieux ? Plaisants philosophes ! qui ont employé de plein gré toute la sub-

tilité de leur esprit à faire croire qu'ils n'étaient que des machines ou des bêtes, mues par la volonté inconsciente du destin ; brutes illustres, qui ont composé avec art et méthode des milliers d'ouvrages pour démontrer que tout est le résultat accidentel du choc fortuit des atômes, sans songer qu'en pensant et en agissant avec réflexion, ils servaient eux-mêmes de réfutation à leur absurde système !

Ils auraient voulu matérialiser la pensée, et ils s'exaltèrent jusqu'à spiritualiser la matière, confondant tout dans le fol espoir de tout détruire !

Aussi entêtés que pervers, ils soutiennent encore que l'homme est impuissant à former des idées justes sur les choses et leurs rapports ; à distinguer le vrai du faux, à comparer, discerner et choisir de manière à asseoir le libre-arbitre dans ses actes ; et qu'il doit renoncer à la solution des grands problèmes, qu'il se pose depuis des siècles sans pouvoir les résoudre, pour se borner à l'étude du monde physique, le seul qu'il lui soit donné de connaître et de conquérir.

Mais cet homme, ô esprits forts, c'est vous-mêmes ! ce n'est pas l'homme créé spirituellement à l'image de Dieu, c'est l'homme qui s'est fait matériellement à l'image de la bête. Et n'apercevez-vous point qu'en raisonnant de la sorte, vous êtes loin de faire l'éloge de votre raison ? Ce qui est beaucoup plus grave, vous faites injure à la raison humaine, faculté sublime que, par une autre inconséquence, vous défiez !

De grâce, ne généralisez point le jugement sévère et trop mérité que vous portez ainsi sur vous-mêmes. N'essayez pas de faire peser sur le reste de l'humanité votre impuissance intellectuelle ; et limitez-vous à votre individualité sans chercher à nous rabaisser tous au niveau inférieur de votre esprit. Quoi ! s'écrie un rationaliste indigné contre les viles opinions du parti avancé de son école : " Je suis homme, et vous me proposez de supprimer le problème de l'être humain ! Je pense l'infini, et vous m'en interdisez jusqu'au rêve ! J'ai soif d'immortalité, et vous m'en ôtez l'espérance ! Vous m'invitez à étudier, à aimer la nature ; mais que m'importe la nature, si Dieu n'y est pas ? Cette curiosité sans objet, ce travail sans aiguillon, cette vie sans poésie et sans dignité, n'ont plus rien qui m'intéresse. Rendez-moi, au-delà de ma destinée mortelle, le plus faible rayon d'avenir, et, sur cette terre, dont vous m'offrez les jouissances, je vous cède sans regret toute ma part."

Ces explications nous ont paru opportunes pour rétablir la vérité obscurcie et défigurée par les matérialistes de toutes nuances, qui

commencent par méconnaître les vrais principes des choses de même que les lois qui gouvernent l'être humain, afin de le porter par là à l'oubli de ses devoirs et à l'ignorance de ses véritables destinées.

Il n'est pas né pour végéter et languir au sein d'un matérialisme stupide qui ne répond ni à ses aspirations, ni à sa nature, pour se repaître de corruption et de boue au pied de cette infâme idole du néant qu'on lui demande d'adorer, mais bien plutôt pour vivre d'une vie plus noble que celle des sens, pour se mouvoir librement dans la pure atmosphère du progrès intellectuel et moral.

La religion lui est aussi naturelle, aussi nécessaire que l'air qu'il respire. C'est un besoin de son cœur, la lumière de son esprit, le supplément de sa conscience, l'aliment obligé de son âme ; et elle n'exige le sacrifice d'aucun des éléments qui le constituent. Car en agissant autrement, elle abdiquerait ; elle trahirait son rôle, et cesserait d'être la sauvegarde et la libératrice de tous pour devenir une cause, un instrument de servitude et d'oppression.

Dieu, qui a fait l'homme, et la religion pour l'homme, ne s'est pas contredit dans ses deux œuvres capitales. Il a su les disposer de façon qu'elles s'accordent et se complètent l'une par l'autre, afin que l'homme, en s'unissant à Dieu par le lien indissoluble de la Religion, reste dans l'ordre et l'unité primitifs, et soit sauvé en écoutant cette double voix qui parle du haut des cieux et du fond de son âme.

Hors de là, en l'absence de la religion, cette chaîne de diamant qui relie le ciel à la terre, et la nature à Dieu, qu'est-ce que l'homme, et que vaut son existence ici-bas ?

Un instinct secret l'avertit que son principe n'est point en lui, que sa fin est hors de lui, qu'il doit tendre vers un autre objectif que sa personnalité, et y adhérer fortement comme à la partie supérieure de son être. Il ne saurait être heureux s'il demeure isolé en face de ses imperfections et de ses misères ; et tel est cependant son état, à moins qu'il ne soit soulevé par quelque chose d'idéal qui le force à sortir de lui-même, et l'élève par une attraction mystérieuse dans des sphères plus sereines.

### III

Il n'y a qu'une vraie religion, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une vérité, qu'une morale, et que l'humanité est une par son principe et par sa fin.

La religion véritable est celle qui remonte de génération en génération, de siècle en siècle, jusqu'au berceau du monde, et qui

n'achèvera sa course sublunaire que quand le soleil de l'éternité se sera levé sur les ruines de ce monde. Elle seule nous révèle clairement le mystère de nos destinées et l'énigme de nos larmes. Elle seule offre à chacun assez de consolations et d'espérances pour lui faire porter sans trop d'amertume le poids du jour et de la douleur. Elle seule commande de croire, d'aimer et d'espérer, car elle seule a les paroles de la vie éternelle. Pour accepter sa loi, il suffit de la connaître; et plus on l'étudie dans ses dogmes, dans son culte, dans sa discipline, dans son histoire qui est une suite constante de prodiges, plus s'accroissent l'attachement et le respect dont on est naturellement imbu à son égard. Elle ordonne la soumission pleine et entière de l'entendement et de la volonté; elle s'empare de toutes les facultés de l'homme pour les redresser et les diriger sans cesse vers le bien absolu.

Nous désespérons de pouvoir expliquer les contradictions et les discordes perpétuelles qui bouleversent l'âme humaine; nous ne pouvions non plus concilier avec la sagesse et la bonté divines ces désordres qui attristent le regard dans le milieu social où s'agitent tant de passions et de concupiscences déchainées.

Et nous nous sommes écriés : Hélas ! le mal est sur la terre ! mais qui donc l'y a mis ? Et prêts à accuser le créateur, tout notre être s'est ému, et il s'est replié sur lui-même, et un doute affreux a traversé notre esprit. Et chacun de nous s'est demandé avec angoisse : D'où viens-je ? Où suis-je ? Que dois-je devenir ? Serais-je abandonné ici-bas ? Et plongés dans cette incertitude douloureuse, le flambeau de la raison s'est éteint dans nos mains ! Une nuit indescriptible s'est interposée entre nous et le ciel. Et un désespoir hideux, implacable, allait nous saisir dans les ténèbres où notre intelligence privée de guide, errait péniblement à la merci du hasard..... Mais voilà qu'une voix prodigieuse a retenti de toutes parts; et elle n'eut pas plutôt frappé notre oreille que nos yeux s'ouvrirent à la lumière, et nous vîmes clair en nous et autour de nous !

« Homme, disait cette voix dont chaque accent réveillait un écho dans notre âme, tu n'es pas seul ici-bas : Dieu m'a envoyée du Ciel vers toi pour t'instruire. Une longue suite de prophéties toutes vérifiées, des miracles opérés à la vue d'un peuple nombreux, une multitude de témoins et de martyrs, attestent de concert que ma mission ne vient pas de l'humanité, quoiqu'elle s'adresse à elle : elle part d'un autre principe.

« Or ne cherche plus l'auteur du mal : cet auteur est toi-même. Et tu souffres en conséquence d'un crime antérieur qui a vicié ta nature, bonne, excellente à l'origine. Car tu es de Dieu; il t'a



formé à son image ; ton premier état fut l'état d'innocence ; tes premiers jours furent des jours de bonheur. Cette alliance qui t'unissait primitivement à lui, tu l'as rompue dans une heure d'aveuglement et d'orgueil ; tu as secoué son joug, renié ses bienfaits, outragé sa mémoire, par là défigurant en toi la ressemblance divine. Tu fus coupable, et c'est pourquoi tu es malheureux. Pour tes fautes et tes peines, ne t'en prends qu'à toi-même. Créé libre, tu abusas de ta liberté ; le mal moral est incontestablement ton ouvrage, et le mal physique en découle. Dieu t'avait prédit les malheurs qui devaient être le résultat du mépris de son autorité ; il t'avait commandé de te soumettre à l'ordre originellement établi pour la conservation des œuvres de ses mains.

Cet ordre admirable qui régnait sur toutes les parties de l'univers, les dirigeant chacune vers la fin qui leur était assignée, tu l'as troublé, violé en transgressant l'unique précepte qui te fut imposé ; et fidèle dans ses menaces comme il l'est dans ses promesses, le Tout-Puissant a aussitôt prononcé sur ta tête l'arrêt redoutable dont tu subis encore la rigueur. Il t'a banni de l'heureux séjour qu'embellissait sa présence, que remplissaient ses dons merveilleux, et t'a exilé en ces lieux solitaires pour y expier dans l'épreuve et les larmes le tort d'avoir ailleurs été infidèle.

“ Mais ô prodige de l'éternel amour ! Voici qu'il t'est promis un Rédempteur qui, en supprimant par ses mérites infinis l'espace infini qui t'éloigne de son Père, effectuera ainsi ta réconciliation avec Celui que tu as offensé. Au temps marqué, ce Sauveur est en effet descendu en Judée ; il a remémoré aux humains la noblesse de leur origine et la sublimité de leurs destinées. La vérité sortait lumineuse de ses lèvres, et il allait dans sa mansuétude publiant partout les miséricordes du Seigneur. Ses mains étaient pleines de bienfaits, et il les ouvrit sur le monde. Et le monde ne l'a pas connu parce qu'il avait corrompu toutes ses voies ; et dans son délire, il maudit son Libérateur, le harcela de sa haine, de ses sarcasmes, de ses imprécations sacrilèges, et il le traîna, pantelant, sur une montagne où il devait couronner par un dernier sacrifice tous les sacrifices qu'il s'était jusque-là imposés pour le salut de la race humaine. Là, entre le ciel et la terre, on l'éleva sur la croix. Et le Christ mourut au milieu des supplices, et l'enfer en poussa des hurlements de joie, et la pierre sépulcrale se referma tristement sur la grande victime du Calvaire.

“ Mais le troisième jour, les portes du tombeau se rouvrirent tout-à-coup pour livrer passage au Crucifié : Jésus s'était ressuscité par sa propre vertu ! Et plusieurs fois, il se montra à ses disciples qui s'étaient dispersés après le dénouement funèbre du

drame de la Rédemption, et ceux-ci le revoyant vivant après l'avoir pleuré mort, crurent en lui et le proclamèrent avec enthousiasme leur Seigneur et leur Dieu : *Dominus meus et Deus meus !* Et ils volèrent dans toutes les directions répandre la nouvelle de la mort et de la résurrection du Maître Suprême dont ils avaient vu la gloire, prêchant sa parole à toute créature. Et ils périrent dans les tourments plutôt que de nier ou de taire les faits dont ils avaient été témoins oculaires, et qui sont les fondements indestructibles de la foi.

“ Et maintenant, ô homme, regarde-moi ! Je suis l'envoyée de la Providence : nul ne peut se sauver que par moi. Je suis ta consolatrice, ton soutien, ton refuge et ton guide. Ecoute-moi ! C'est Dieu même qui m'inspire, et il ne peut se tromper ni t'induire en erreur.

“ Je t'apporte la lumière et le salut. Je m'offre à soulager ta misère ; je remédierai à ta faiblesse et te rendrai fort contre le mal qui est ton plus dangereux ennemi ; j'affermirai tes pas chancelants dans l'austère sentier du devoir, et transformerai tout ton être, le rétablissant dans sa dignité première en le dégageant du joug de la chair et du sang. Dieu, que je te représenterai sans cesse comme la règle et la fin de toutes tes pensées, de toutes tes actions, n'est-il pas le plus noble et le plus sûr instinct de ton âme ? ”

Quel est celui d'entre nous qui, dans le silence des passions, n'a pas senti souvent cette voix mystérieuse de la religion parler ainsi à sa conscience recueillie ? Ah ! n'étouffez pas l'immortelle et céleste voix ! Gardez-vous de la juger importune ! Car elle cesserait enfin de se faire entendre ; elle refuserait peut-être de répondre à vos appels quand, tout vous abandonnant du même coup, jeunesse, santé, plaisirs, vous aurez dans votre détresse plus qu'un jamais besoin de courage et de consolations supérieures pour porter le poids de l'adversité et vous supporter vous-même ! L'expérience l'atteste : il en coûte plus à l'impie de la rappeler dans son cœur qu'il lui en a coûté de la bannir.

La religion chrétienne nous fournit d'une main généreuse le supplément de tout ce qui nous manque en cette vie. Nous aspirons à quelque chose de meilleur que ce qui se présente à nos regards, et elle comble nos aspirations les plus élevées. Nous éprouvons invinciblement le besoin d'aimer quelque chose de plus grand, de plus digne que les créatures, et elle nous donne Dieu même pour objet de notre amour. Il nous faut croire, et il nous importe d'être divinement enseignés sur ce qui doit faire le sujet de notre croyance, afin que nous ne puissions nous égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans loi et d'une raison sans

principe : et elle propose à notre esprit sa doctrine et ses dogmes qui tranchent toutes les difficultés, résolvent et terminent tous les doutes. Nous voulons nous attacher au bien en dépit des inclinations qui nous poussent en sens contraire, et elle nous procure l'assistance de la grâce qui produit en nous la vertu. Nous sommes tourmentés d'une faim insatiable de savoir, et elle nous révèle la science véritable ; elle nourrit l'intellect de connaissances sublimes que l'on chercherait en vain hors de son enseignement. Impatients des bornes qui nous retiennent dans un point de l'espace et du temps, nous brûlons de nous élaner vers l'infini : quelque chose nous appelle et nous attire irrésistiblement qui n'est point de ce monde, et elle nous assure que bientôt, délivrés des liens matériels qui nous enchaînent à la terre, nous franchirons les distances qui nous empêchent d'atteindre cet idéal de nos âmes.

“ Auguste religion, écrivait Vauvenargues, douce et noble créance, comment peut-on vivre sans vous ? Et n'est-il pas manifeste qu'il manque quelque chose aux hommes, lorsque leur orgueil vous rejette ? ” Qu'elles sont à plaindre en effet les intelligences d'élite qui ont laissé s'éteindre en elles le flambeau sacré de la foi ! Et qui pourrait remplacer ce don du Ciel, qui console des injustices et des malheurs de la terre ? Personne peut-être n'en estime mieux qu'elles les avantages et la douceur, personne n'en ressent plus qu'elles le besoin. Si elles doutent que la foi soit capable de suppléer à tout, elles savent du moins que son absence de l'âme y crée un vide affreux qui ne fait que s'agrandir avec les années, et qui jamais ne se comble.

Et le sentiment de cette privation douloureuse les remplit d'inquiétude ; il leur arrache ces plaintes véhémentes qui ressemblent à une prière, et attendrissent même les indifférents. “ O Dieu ! s'écrie ce même Vauvenargues gémissant sous l'étreinte du doute et de l'incroyance, qu'ai-je fait ? Quelle offense arme votre bras contre moi ? Quelle malheureuse faiblesse m'attire votre indignation ? Vous voyez dans mon cœur malade le fiel de l'ennui qui le ronge ; vous séchez l'espérance au fond de ma pensée ; ma vie est pleine d'amertume ; les plaisirs, la santé, la jeunesse m'échappent ; la gloire qui flatte de loin les songes d'une âme ambitieuse, vous me ravissez tout..... Pourquoi m'avoir délaissé ? Pourquoi, lorsque l'orgueil, l'ambition, la volupté, m'ont tendu leurs pièges infidèles ?..... C'était sous leurs traits que mon cœur ne pouvait se passer d'appui..... J'ai laissé tomber un regard sur les dons enchanteurs du monde, et soudain vous m'avez quitté ; et les ennuis, les soucis, les remords, les douleurs ont eu foule inondé mon âme..... ”

Hélas ! telle est la cause éternelle de nos maux : on s'abandonne sans réflexion au courant qui entraîne vers les séductions et les enchantements du monde ; la corruption s'insinue peu-à-peu dans le cœur ; la source divine se tarit en notre âme : on commence à vivre hors de la religion et loin de Dieu, et à peine s'en est-on détaché qu'il nous reste à pleurer la perte des meilleurs biens qui nous attachaient à la vie.

Quelle mère plus tendre, plus dévouée, plus intéressée au bonheur de nos jours, qu'une religion qui nous accompagne et nous console dans toutes les phases de la carrière que nous fournissons ici-bas ! A peine avons-nous touché au seuil de l'existence qu'elle nous reçoit sur son sein, et nous empreint du sceau purificateur de ses promesses. A mesure que les passions se développent en nous, elle nous communique de nouvelles forces et redouble d'empressement et de zèle pour nous préserver des mille périls répandus sur la route. Par ses sacrements, elle se mêle aux actions les plus importantes de notre vie, elle en marque les principales époques, elle en adoucit les moments suprêmes. C'est alors qu'elle nous environne de tous ses secours et de toutes ses espérances. Indépendante de nos destinées, elle ne nous abandonne pas même à la mort, et quand elle a conduit notre dépouille mortelle à sa dernière demeure, sa voix s'élève encore vers le Ciel pour en faire descendre sur notre âme la miséricorde et le pardon. Ainsi elle protège et consacre le berceau, la couche conjugale et la tombe.

Sont-ce là des services de nul prix pour que les philosophes en prennent prétexte de l'accuser de favoriser toutes les superstitions et de soulever tous les fanatismes ? Mais rien n'est plus contraire à son esprit, rien n'est plus éloigné de son cœur ! Elle dit et répète par l'organe de ses ministres qu'il faut honorer la Divinité, pratiquer la vertu, et ne se lasser jamais de faire du bien aux hommes.

Le propre du Christianisme est d'être parfait ; d'être un dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa discipline, dans son culte ; d'embrasser tous les peuples et tous les âges dans les bras de sa charité infinie ; de s'adresser non-seulement à tous en général, mais aussi à chacun des individus qui composent l'espèce humaine, et de ne vouloir à son action d'autres limites que celles qui circonscrivent l'étendue de l'univers. La perfection, l'unité, l'universalité, la permanence : telle est donc la nature, tels sont les traits distinctifs du Christianisme ; et à eux seuls ils font supposer sa divinité. *Ventes ergo, docete omnes gentes*, "allez, enseignez toutes les nations : " tel est l'ordre auquel obéirent les apôtres, et qui s'est transmis à travers les générations et les vicissitudes terrestres, par le ministère du sacerdoce catholique, jusqu'à l'heure où nous écri-

vons. Que de force, de grandeur et d'harmonie dans cette société universelle qui subsiste au-dessus de toutes les sociétés civiles, et dont tous les membres sont liés entre eux par une conformité inaltérable de croyances et de sentiments, dans cette communauté spirituelle, permanente, qui ne reconnaît pas d'autre autorité visible que le Pape et l'Eglise, pas d'autre médiateur que le Christ, pas d'autre chef que Dieu même, et qui doit durer aussi longtemps que le monde !

La Révélation est tout ensemble le principe et la base de la religion chrétienne. On a nié la révélation sous prétexte qu'elle est impossible, mais on aurait dû signaler les causes de cette prétendue impossibilité : ce à quoi on n'a pu réussir après tant de siècles de recherches et d'examen. Il est constant que l'omnipotence divine ne connaît pas de bornes, et que le moindre des êtres demeure soumis, quoiqu'il fasse, à son inévitable contrôle. Or, il suffit d'admettre la toute-puissance de Dieu et sa providence, pour conclure qu'il a pu et dû se manifester à la créature de son choix d'une manière extraordinaire afin de lui découvrir ses desseins sur elle, et cela, de façon à la pénétrer intimement de la réalité de son intervention spéciale. Si, par l'écriture et la parole, des êtres comme nous ont la faculté d'échanger leurs pensées, il serait absurde d'imaginer que l'Être Suprême par qui a été fécondé le néant, n'aurait pas le pouvoir ni les moyens de communiquer avec l'homme, son ouvrage, et de lui faire savoir ce qu'il attend de son esprit et de son cœur.

Et qui l'aurait instruit de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même ?

Qui lui aurait appris le culte le plus agréable à la Divinité, si ce n'est encore la Divinité même ?

Comment aurait-il connu, aurait-il cru tant de mystères qu'il ne saurait ni concevoir ni comprendre, si le Souverain Maître ne les lui eût révélés ? Les merveilles de l'ordre surnaturel sont au-dessus de toutes les conceptions de l'entendement plongé dans ses ténèbres naturelles, et on ignorait même leur existence si Dieu n'eût pas miraculeusement parlé aux humains.

La Révélation a pour objet les rapports qui doivent exister entre Dieu et l'homme ; l'ensemble de ces rapports constitue toute l'économie interne du Christianisme ; et la théologie est la science, la notion développée de ces mêmes rapports. Ainsi, la théodicée chrétienne prend sa source et le principe de ses développements en Dieu même qui s'est révélé par trois fois aux mortels : d'abord, au Paradis Terrestre, ensuite, au mont Sinai, et en dernier lieu, à l'univers entier par l'intermédiaire de Jésus-Christ et des apôtres.

Par ces révélations successives, on voit que dans tous les temps

écoulés depuis la création, la vérité n'a pas cessé de luire à l'horizon du monde moral, et de plus, qu'une Providence attentive a réglé les divers modes de la religion conformément à l'état des esprits et des lumières aux différentes phases de la civilisation humaine.

Et ce ne sont pas des affirmations sans preuve que nous formulons ici : elles résultent au contraire de faits très considérables qui se sont accomplis à la lumière du soleil, qui ont eu pour témoin la portion la plus éclairée de l'humanité. Ils demeurent à jamais consignés dans l'histoire qui les enseigne à chaque génération nouvelle, et qui, de concert avec la tradition de l'Eglise, en perpétue la mémoire.

Mais, objectent les libres penseurs, nous possédons la religion naturelle, et la révélation est inutile.

Nous maintenons le contraire : dans l'état d'incertitude et de misère où nous a ravalés la révolte malheureuse de l'Eden, la religion naturelle qu'on invoque à l'encontre de celle dont le Christ est le fondateur, n'est pas propre à satisfaire tous nos besoins et à dissiper tous nos doutes. Elle n'offre rien de fixe et de certain à l'esprit qui veut approfondir et raisonner ses croyances. Elle laisse régner tant d'obscurité autour d'elle que celui qui s'attacherait exclusivement à la suivre n'aurait ni une règle sûre pour les mœurs, ni des notions claires sur la nature et les attributs de Dieu, sur l'immortalité de l'âme, la vie future, les récompenses et les peines après la mort, les expiations par lesquelles on doit réparer ses fautes et en obtenir le pardon. Privé de toute clarté surnaturelle et de tout appui efficace, il ne tarderait pas à tomber dans le découragement, l'indifférence ou le scepticisme. Ses passions lui suggéreraient des sophismes, lui ménageraient des subterfuges à l'aide desquels il pourrait se livrer avec sécurité, et peut-être sans remords, à toute sorte de désordres.

Les sophistes du dernier siècle, par exemple, prétendaient penser et agir d'après les dictées de la religion naturelle, et cependant, ils outragèrent la morale autant par leur conduite que par le scandale de leurs écrits, et embrassèrent tour-à-tour les plus abominables erreurs. Ce qui prouve surabondamment que leur religion naturelle, si magnifique en théorie, est de nulle valeur dans l'ordre pratique. Ses ombres qui semblent promettre l'impunité aux coupables, ses lacunes grâce auxquelles il est si facile d'éviter le devoir, ses incertitudes, son manque d'autorité, enfin laissent libre carrière à ceux avides de licence, et l'unique frein qu'elle oppose s'est aussitôt rompu dans leurs mains.

Du reste, la religion naturelle, dans la forme que lui donnent

ses prédicants et ses apôtres de mauvais aloi, n'est qu'une copie pâle et imparfaite de la religion chrétienne. Les doctrines qu'ils lui attribuent, en ce qu'elles ont de vrai et de sain, sont un emprunt aux vérités révélées. Cette observation est si juste et si bien d'accord avec le résultat acquis des recherches historiques, que nous n'hésitons pas à affirmer que, sans la Révélation, il n'y aurait jamais eu de religion naturelle, du moins avec les développements qu'on lui prête aujourd'hui. Les quelques dogmes qu'elle proclame ne sont pas des découvertes de l'esprit humain, mais des réminiscences de la révélation divine, des rayons émanés du soleil de la foi. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard sur le passé.

D'abord, l'adoration d'un Dieu personnel et immatériel précéda partout l'établissement de l'idolâtrie. A mesure que les enfants d'Adam s'éloignèrent de leur berceau, ils prirent moins de soin du dépôt sacré d'enseignements que leur avait confié leur auteur. Ils les altérèrent peu-à-peu pour se forger commodément des dieux à leur image. La majorité finit même par perdre la mémoire de tout ce qui eut lieu dans le monde primitif. Mais à toutes les époques, il y eut parmi les Gentils des personnages fidèles au culte des souvenirs, qui conservèrent religieusement à l'abri des dédains de la foule, les fragments de vérité qui flottaient encore dispersés et sans lien sur le fleuve ondoyant de l'oubli. Ces précieux restes d'une ère disparue, ils les transmettaient aux initiés sous le sceau du secret, ou sous le voile des allégories et des mystères, si répandus sous le paganisme.

Les sages dont nous parlons abondèrent surtout en Egypte qui fut pour l'antiquité païenne la terre classique de la science. C'est dans leurs entretiens que les philosophes de la Grèce puisèrent le fond de leur métaphysique et de leurs systèmes. Ceux-ci se considéraient si peu en état de parvenir par eux-mêmes à la connaissance des premiers principes qu'ils allaient en Orient s'instruire de ces choses. Ils ne se vantaient pas non plus d'avoir obtenu leurs lumières par le secours de leur seule raison, mais bien plutôt par l'étude de la tradition des ancêtres, qu'ils faisaient remonter de génération en génération jusqu'à une source primordiale qui n'était autre que celle où il faut toujours revenir quand on cherche l'origine des connaissances humaines.

Aussi est-il facile de s'assurer, en consultant les œuvres philosophiques des anciens, qu'ils n'avaient pas tiré de leur fonds la plupart de leurs idées sur Dieu, l'homme, l'univers. Ils ne font généralement que raconter ce qui leur a été dit sur ces problèmes pendant leur séjour chez les nations qu'ils avaient dû visiter par amour du savoir ; et leur doctrine en ce qui touche aux questions

fondamentales, porte presque tout entière sur ces récits étrangers.

D'ailleurs, on ne peut douter que les Saintes-Ecritures n'aient pénétré plus ou moins dans les écoles de la Grèce. Dans sa célèbre *Démonstration Evangelique*, Eusèbe de Césarée s'applique, et non sans succès, à établir par d'innombrables extraits comparés que la philosophie de Platon offre un commentaire fait avec génie des livres de Moïse et des autres livres sacrés des Hébreux. "Vous voyez, fait remarquer Minucius Félix, comme les philosophes disent les mêmes choses que nous. Ce n'est pas que nous ayons suivi leurs traces ; mais c'est qu'ils ont puisé la vérité dans nos prophètes, et qu'ils l'ont altérée." C'était là l'opinion commune des chrétiens érudits dans les premiers siècles de l'Eglise. Voltaire lui-même, qui a exalté en vers et en prose ce vague idéal, ce fantôme insaisissable que les rationalistes décoorent du nom pompeux de "religion naturelle," laisse échapper cet aveu : "Les partisans de ce qu'ils appellent la religion naturelle doivent reconnaître et avouer qu'elle doit à l'Evangile ses développements et sa perfection."

Bien autrement sincères que les libres-penseurs de nos jours, parce qu'ils n'avaient pas le même intérêt à mentir, à nier systématiquement l'évidence, les penseurs les plus illustres du paganisme étaient loin de dissimuler l'imperfection de l'entendement humain, et l'obscurité profonde qui enveloppe ses horizons dès lors qu'il poursuit la recherche de la vérité sans autre guide que les lumières insuffisantes qu'il trouve en lui-même. Ils s'appesantissent sur l'ignorance absolue dans laquelle naissent les hommes, sur les peines infinies qu'il faut s'imposer pour en sortir, et sur l'insignifiance des résultats qui couronnent leurs efforts et leurs travaux. Socrate, déclaré le plus sage des mortels par l'oracle de Delphes, recommandait à ses amis de se limiter à la méditation et à la pratique de la morale, seul flambeau qui brillât par intervalles au sein de cette nuit désespérante qui circonvenait les païens de toutes parts. Les disciples de Pythagore et de Platon reconnaissaient de concert avec leurs maîtres, la nécessité d'une illumination ou instruction céleste pour inculquer à tous la notion de Dieu et de ses perfections, ainsi que la manière dont il veut être adoré. Ils sentaient et proclamaient d'une voix unanime l'impuissance de la raison à résoudre ces problèmes d'une importance souveraine sur lesquels les sectes multiples de raisonneurs ne s'accordaient que pour différer entre elles d'opinion, si bien que le doute était partout, et la certitude nulle part.

Un théologien anglais, Pointer, après avoir signalé ce triste état de choses,—lequel n'a pas cessé d'exister parmi ceux qui rejettent



l'autorité de l'Évangile pour ne s'inspirer que de leurs propres lumières, amas confus de ténèbres et de contradictions,—conclut par les réflexions suivantes : “ Si telles étaient les ressources de la raison, qu'elle pût élever l'homme à une connaissance certaine de la vérité, relativement aux questions religieuses et morales qui semblent appartenir à la classe des sciences purement naturelles, verrait-on toutes ces fluctuations de la part de ces génies supérieurs qui ont brillé d'un si vif éclat ? Après s'être livrés de toute la puissance de leur âme à la recherche de la vérité, ne seraient-ils pas parvenus à former un jugement arrêté et certain sur ces articles si importants ? Et si chacun d'eux avait fait enfin cette découverte, objet de leurs constants efforts, n'y aurait-il pas eu accord et conformité dans leurs opinions, comme dans leurs doctrines ?..... Combien, au contraire, de variétés, d'inconsistance sur ces matières, dans toutes les théories enfantées par les plus habiles philosophes, même depuis que les siècles d'ignorance ont fait place à celui des lumières ? Les Descartes, les Locke, les Leibnitz, les Newton n'ont-ils pas imaginé sur ces points divers, des systèmes entièrement opposés ? Et pourtant chacun d'eux croyait bien avoir pour soi les preuves et les démonstrations de l'évidence la plus intrinsèque. Que conclure de ces contradictions manifestes ? C'est qu'il faut bien que les uns ou les autres, en ne marchant qu'à la lueur incertaine de la raison, n'aient pu arriver qu'à l'erreur.”

S'il est un fait démontré par l'histoire de la philosophie tant antique que moderne, c'est que les systèmes conçus en dehors du Christianisme, sont impuissants à promouvoir d'une manière quelconque les idées et les mœurs ; qu'ils ne mènent pas à la pratique ni même à l'intelligence sérieuse des devoirs ; que cette multitude de systèmes, par suite des contradictions qui les distinguent et les posent en antagonisme perpétuel les uns contre les autres, ne sont bons qu'à produire le chaos dans l'ordre religieux et moral ; qu'ils sapent une à une toutes les vérités pour édifier sur leurs ruines, avec toutes les erreurs, la Tour de Babel de l'esprit humain ; et qu'ils tendent au renversement de tous les principes pour faire dominer en fin de compte l'anarchie dans le domaine de la pensée.

“ Quand les philosophes, a écrit Rousseau dans une heure d'abandon fort utile au public, seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe

qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain ? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants, il est athée, chez les athées, il serait croyant."

De cette incertitude philosophique qu'on érige en système, proviennent le dégoût de la vie, une tristesse incurable, et cette soif plus ardente des jouissances matérielles, qui forment les traits caractéristiques du siècle où nous vivons. Si nous jetions un regard en arrière pour ranimer des souvenirs qui s'effacent dans l'ombre du passé, nous dirions qu'une amère expérience nous a mis à même de connaître cette situation déplorable de l'âme encore pleine de sève et d'ardeur, luttant seule dans le naufrage de ses croyances, avec l'arme perfide du libre examen, contre ce monstre du doute qu'engendra un rationalisme menteur, ennemi de la raison, ennemi surtout du cœur de l'homme. Et nous l'affirmons sans crainte d'être désavoué par ceux qui ont eu la même épreuve à subir, jamais le génie du mal n'a infiltré au sein de l'humanité un poison plus mortel ! Impossible de vivre dans cet air pour qui-conque aspire à être fixé sur le problème désespérant de la vie. Il faut tomber, après bien des jours de souffrance et d'angoisse, au fond d'un abîme de désespoir, ou ressaisir la plénitude de l'existence en ressuscitant à Dieu par un miracle de la grâce. Un troisième parti se présente : l'athéisme, ou l'indifférence pour tout ce qui dépasse la sphère des intérêts temporels. Mais on ne peut rester emprisonné dans ce cercle vicieux, inexorable, que le scepticisme trace autour de nous. Au risque de descendre plus bas, la nécessité, la nature forcent chacun à le franchir pour s'élançer, avec une foi quelconque pour boussole, à la poursuite de ses destinées !

A ceux qui se cantonnent obstinément dans un étroit pyrrhisme, aussi vide de sens que pervers de principe, le monde dira toujours avec Hamlet : " Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que vous en rêvez dans votre philosophie."

There are more things in heaven and earth  
Than are dreamt of in our philosophy.

Or, chose digne de remarque, ce sont précisément des sceptiques endurcis qui semblent se passionner davantage pour la religion naturelle. Déjà compromise à cause de l'insuffisance et de la mobilité de sa doctrine, il ne manquait plus que de tels défenseurs

pour la perdre. Et pourquoi les impies s'emploient-ils à patroniser et défendre la religion naturelle ? C'est qu'une fois établie sur les débris des temples et des autels, ils savent bien que cette religion naturelle, qui n'a ni culte positif ni symbole défini, équivaldrait en pratique à l'absence de croyances religieuses, et qu'ainsi, l'incrédulité ne tarderait pas à régner ouvertement sur le monde. Et voilà le but qu'ils ne se lassent de poursuivre, quoique toutes les probabilités soient contre eux ; pour l'atteindre, tous les moyens leur sont bons. Qu'ils réussissent finalement à remplacer les différentes professions de foi qui se maintiennent sous des formules arrêtées par la seule religion naturelle, et la société se réveillera incrédule ! Car "le théisme pur n'a jamais existé," dit Voltaire, que dans des imaginations avides de secouer tout frein religieux.

La base de la religion naturelle telle que prônée par ces douteurs de profession qui ne s'en servent que comme d'un instrument pour attaquer tous les cultes, comme d'un levier pour bouleverser la société, est l'indépendance de la raison humaine. "Me dire de soumettre ma raison, déclare l'un d'eux, le trop célèbre Rousseau, c'est outrager son auteur." Ce raisonnement n'est pas fort, puisqu'on pourrait le faire suivre immédiatement de celui-ci : "Me dire de soumettre mes passions, c'est offenser la nature, c'est outrager son auteur." De ces deux propositions, l'une rejette l'autorité divine, et l'autre nie la morale : les conséquences pratiques qui en découlent sont faciles à saisir. Et Bossuet a eu raison d'affirmer que "le déisme," qui s'appuie sur ce fondement fragile, "n'est qu'un athéisme déguisé."

Il serait excessivement étrange que Dieu, qui nous a donné l'être, n'exigerait rien de nous en retour ; qu'il nous laisserait perpétuellement ignorer ce qu'il est, ce que nous sommes, et ce qu'il veut de chacun de nous ; qu'il n'aurait jamais eu de communication directe avec la créature intelligente pour l'encourager et pour l'instruire, ou que, dans le cas contraire, il ne lui aurait pas prescrit d'obéir à ses lois. De tous les mystères, celui-là nous paraîtrait le plus incompréhensible et le plus difficile à admettre ; mais cela ne saurait être. Dieu ne nous aurait point octroyé l'entendement si, en même temps, il n'avait pas eu le dessein de nous éclairer et de lier avec nous des rapports plus intimes et plus parfaits que ceux que suppose le déisme. D'un autre côté, il n'y a qu'à parcourir l'histoire des opinions humaines, qui se combattent et se détruisent réciproquement, pour se convaincre que la raison, sans secours surnaturel, est impuissante, quoiqu'elle fasse, à entrer en possession de ce degré de certitude qui lui est nécessaire pour rectifier la volonté et la bien gouverner. Ceci est au-dessus de sa nature et

de ses forces. Or, qui donc suppléera à cette faiblesse naturelle de la raison, si ce n'est Dieu ? Cette œuvre supplétoire, il l'opère par le ministère du Christianisme qui est à la fois son ouvrage, son règne et sa gloire.

Bayle, qui s'est amusé à combattre tous les systèmes sans vouloir s'attacher à aucun, et dont le fameux *Dictionnaire* est l'idéemère de l'*Encyclopédie* du dix-huitième siècle, a dit quelque part : "La raison n'est propre qu'à faire connaître à l'homme ses ténèbres, son impuissance et la nécessité de la révélation." Et ailleurs : "Il faut avouer que sans les lumières de la révélation, la philosophie ne se peut débarrasser des doutes qui se tirent de l'histoire humaine."

Dieu a parlé, tout nous le prouve ; il a révélé ce qu'on doit croire et ce qu'on doit pratiquer pour être d'accord avec nous-mêmes, et nous remettre en union avec lui. Dieu a parlé, et voilà que les difficultés s'aplanissent, que les doutes se dissipent : et la lumière se fait dans le monde moral, elle rayonne dans les intelligences qui se rapprochent de leur principe, elle vivifie les cœurs qui se dilatent à sa chaleur. Dieu a parlé, et l'homme écoute dans un religieux silence, et il sent une vie nouvelle circuler dans son sein, et tout son être se fond dans l'adoration et l'amour. Dieu a parlé, il ne reste plus qu'à se soumettre, et à se régler sur sa parole infaillible, sous peine de flotter d'erreur en erreur, et d'être emporté par tout vent de doctrine.

Car tel est l'abîme ouvert sous les pas de ces raisonneurs qui, au lieu de s'arrêter prudemment dans leurs recherches, après être arrivés à la conclusion que Dieu s'est révélé à la terre, osent encore lui demander raison de chaque point particulier de sa révélation, prêts à répudier tout ce qu'ils sont incapables de comprendre. Oubliant la distance incommensurable qui sépare le fini de l'infini, ils prétendent que l'esprit de Dieu, dont la limite n'est nulle part, doit se rétrécir et se proportionner à l'esprit de l'homme, qui est borné de toutes parts ; que l'intelligence divine, inaccessible à tout ce qui n'est pas elle, n'ait point de secrets pour l'entendement humain ; et pendant que la nature sensible elle-même est pleine de choses qui échappent à nos perceptions, ils voudraient que la religion, création la plus sublime de la Divinité, fût pour nous claire et lumineuse en toute ses parties, comme la solution d'un problème d'algèbre ou de géométrie.

Evidemment, une religion qui serait ordonnée et constituée telle qu'ils la désirent dans leur présomption, ne viendrait point de l'Être Suprême. Son Dieu ne serait pas le vrai Dieu, puisque Dieu est le plus grand, le plus profond des mystères. *Nihil tàm*

*notum, nihil tam ignotum quàm Deus*, a dit excellemment Tertullien.

S'il y a tant de mystères dans le Christianisme, c'est que le Christianisme a Dieu même pour objet.

C'est ainsi que pour acquérir le repos de l'esprit, et se préserver d'égaréments funestes, il faut se résigner à admettre des vérités nécessaires qui nous sont prouvées par le genre de preuves qu'elles comportent, mais qu'on ne saurait pénétrer clairement. D'où il ressort, que la raison même nous conduit à la foi. Bien loin d'être ennemies, elles sont en réalité deux sœurs qui doivent se donner la main.

Le domaine de la foi ne commence que là où finit celui de la raison. Les dogmes du Christianisme ne sont pas contraires à celle-ci, et ils ne peuvent l'être parce qu'ils dérivent tous sans exception d'un principe souverainement raisonnable, duquel nous tirons aussi nos facultés rationnelles. Mais ils sont d'un ordre plus élevé que la sphère où se développent nos conceptions intellectuelles. Ces dogmes, abrégé de tous les prodiges que l'amour suprême accomplit à notre égard pour nous rendre dignes du bonheur qu'il prépare à notre âme, nous font sortir de nous-mêmes et nous transportent dans un autre monde, le monde surnaturel qui est au-dessus de ce que nous pouvons naturellement sentir, imaginer ou connaître. En le contemplant à la clarté du flambeau de la foi, on y découvre et admire une unité si complète et une si haute perfection qu'au lieu de penser à sonder cet abîme éblouissant de lumière, l'intelligence étonnée, mais soumise, s'arrête d'elle-même, confondue par tant de grandeur. Elle se recueille et adore la profondeur et l'excellence du plan divin d'après lequel toutes choses sont ordonnées pour la gloire de Dieu et le bien de chacun de nous.

“ De toutes les vanités, observe St. Evremont, la plus pernicieuse est de vouloir pénétrer les mystères de la religion. Comment l'esprit, persuadé par son expérience qu'il ne peut comprendre les choses naturelles, peut-il présumer de parvenir à la connaissance des choses divines? Vouloir décider de la vérité des mystères par ses lumières, c'est ignorer la grandeur de Dieu et ses propres faiblesses.”

L'esprit ne marche d'un pas ferme et ne s'élève à un degré éminent que quand, cessant de voir de ses propres yeux, il ne voit plus que par les yeux du Dieu infallible. “ Rien n'est plus juste, au jugement de Bayle, que d'humilier sa raison et la soumettre aux lumières de la raison éternelle, qui est la règle de toutes les raisons, puisqu'aussi bien il n'y a point de science qui ne demande de la soumission pour l'établissement de ses principes.”

La Religion, cette amie véritable du génie de l'homme, lui permet d'approfondir en elle tout ce qu'il est en état de comprendre, et ne soustrait à son examen que ce qui, par sa nature même, n'est point du ressort de l'entendement humain. "La religion, a dit le Père Guérard dans un discours couronné par l'Académie, ressemble à cette nuée miraculeuse, qui servait de guide aux enfants d'Israël, le jour est d'un côté et la nuit de l'autre. Si tout était ténèbres, la raison qui ne verrait rien, s'enfuirait avec horreur loin de cet affreux objet, mais on vous donne assez de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès. Laissez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères..... Téméraire philosophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi que le Ciel ne l'est au-dessus de la terre? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini? Ce grain de sable que je foule aux pieds est un abîme que tu ne peux sonder; et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la sagesse éternelle? Et tu voudrais forcer l'Etre qui renferme tous les êtres, à se faire assez petit, pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée, trop étroite pour embrasser un atôme?"

C'est Diderot lui-même qui l'affirme, "la religion ne prêche que l'ordre et l'amour, et n'ôte point la raison, mais elle l'épure et l'ennoblit; elle ne détruit pas les hommes, mais elle en fait des saints." A-t-elle besoin d'autres preuves pour démontrer que ce qu'elle enseigne est la vérité? Que serait-ce donc si elle invoquait les prophéties, les miracles, les événements généraux de l'histoire, le consentement universel des peuples, le témoignage de plusieurs millions de martyrs, en un mot, tous les motifs de crédibilité, toutes les sources de la certitude historique et morale, qui se disputent à l'envi l'honneur de proclamer sa divinité, aussi certaine que l'existence du soleil pour le savant qui ne s'abuse pas lui-même? Tant est vraie cette pensée de Bacon: "Si peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène." N'est-ce pas à Voltaire que l'on doit cet aveu? "On ne se refuse à croire la doctrine de l'Evangile que pour tomber dans l'absurdité." Et Bayle n'a-t-il pas écrit? "L'Evangile prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas que de s'établir en peu de temps par toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier, et qui prouve clairement que c'est l'ouvrage de Dieu." Et Helvétius, rétractant son livre, si peu spirituel, *De l'Esprit*, ne disait-il pas? "Je n'ai voulu attaquer aucune des vérités du Christianisme, que je professe sincèrement dans toute la rigueur de ses

dogmes et de sa morale, et auquel je fais gloire de soumettre toutes mes pensées, toutes mes opinions, et toutes les facultés de mon être : *certain que tout ce qui n'est pas conforme à son esprit ne peut l'être à la vérité.*" Même dans son *Contrat Social*, Rousseau ne peut s'empêcher de parler quelquefois en croyant : il y qualifie en ces termes le Christianisme auquel il a décerné, dans le cours de ses ouvrages, encore plus d'éloges que de blâme : "*Par cette religion sainte, sublime, véritable*, les hommes, enfants du même Dieu, se reconnaissent tous pour frères, et la société qui les unit ne se dissout pas même à la mort."

Ainsi, l'on voit que les plus grands adversaires de notre croyance, mus de loin en loin par une inspiration meilleure que celle qui les animait d'ordinaire, souvent se sont surpris à célébrer cette croyance qu'ils auraient voulu sans cesse blasphémer, comme ce prophète infidèle qui, payé pour maudire Israël, ne put trouver sur ses lèvres que des prières et des bénédictions !

Il y a toute une apologie du Christianisme dans la lettre suivante de d'Alembert à Catherine de Russie. Nous croyons devoir la reproduire en entier :

"Il est un lien plus puissant que tous les autres, auquel l'Europe entière doit aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres, le christianisme. Méprisé à sa naissance, il servit d'asile à ses détracteurs après qu'ils l'eurent si cruellement et si vainement persécuté.

"Quelques prétendus esprits forts disent que le christianisme est gênant : c'est avouer qu'on est incapable de porter le joug des vertus qu'il commande. Il est nuisible, disent-ils ; c'est fermer les yeux aux avantages les plus sensibles, les plus indispensables qu'il procure à la société. Ses devoirs excluent ceux du citoyen ; c'est le calomnier manifestement, puisque le premier de ses préceptes est de remplir les devoirs de son état. Il favorise le despotisme, l'autorité arbitraire des princes ; c'est méconnaître son esprit, puisqu'il déclare, dans les termes les plus énergiques, que les souverains, au tribunal de Dieu, seront jugés plus rigoureusement que les autres hommes, et qu'ils paieront avec usure l'impunité dont ils auront joui sur la terre. La foi qu'exige le christianisme, contredit et humilie la raison ; c'est insulter à l'expérience et à la raison même, que de regarder comme humiliant un joug qui soutient cette raison toujours vacillante, toujours inquiétante, quand elle est abandonnée à elle-même. Que deviendrait donc le monde ? que deviendraient ceux qui l'habitent, si par la douceur de ses consolations, par l'attrait de ses espérances, par les contemplations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la religion n'adoucisait

dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, et plus encore aux gens de bien? C'est surtout dans l'inégalité des conditions, dans l'inexacte distribution des honneurs et des récompenses, que cette religion fait connaître la douceur de son empire et la sagesse de ses lois, qui tempèrent et réparent autant qu'il est possible les adversités humaines.

“ Comme l'ordre de la société exige pour son propre soutien, de la subordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand sur le général et sur le particulier des peines, des travaux, des oppressions, des injustices, quel homme pourrait se soumettre aux rigueurs d'un partage si cruel à la nature, sans une lumière qui lui apprenne à supporter les amertumes de son sort, sans un contre-poids qui réprime les soulèvements d'une sensibilité trop souvent juste, sans une loi de soumission qui lui fasse accepter par des vues surhumaines, tout ce qui peut blesser son esprit et révolter son cœur? Le mal du chrétien n'est, aux yeux de la foi, qu'un mal passager, et toujours propre à lui mériter des récompenses éternelles. Le mal du philosophe est un aiguillon pour sa malice, un sujet pour ses révoltes, un ferment pour son humeur, un motif d'industrie et d'iniquité.

“ Par la religion seule, les maux cessent d'être ce qu'ils sont; par elle seule, souffrir est un moindre mal que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de sa conscience et de ses devoirs; par elle seule, l'homme élevé au-dessus de lui-même se dérobe en quelque sorte aux mauvais traitements, à la persécution, à l'iniquité, pour se reposer, sous ses auspices, dans un centre de bonheur et de paix au-dessus de tous les revers.”

En face d'une évidence si palpable, bien que nous n'ayons fait qu'effleurer cet immense sujet, qui hésiterait à se soumettre d'esprit et de cœur à l'autorité et aux préceptes salutaires de la religion de Jésus-Christ? Elle a une parole de pardon pour toutes les fautes puisqu'elle sait inspirer le repentir; à tous elle offre des espérances propres à élever l'homme plus haut que ne le pourraient souhaiter l'orgueil ou la raison humaine; elle réprime, épure les passions qu'elle rend éminemment sanctifiantes, et qui, en l'absence de ce frein, constitueraient chacun de nous méchant et malheureux; elle encourage, soutient, récompense la vertu, fait mépriser le vice, éloigne de notre voie tout ce qui flétrit ou déshonore, et nous fait tendre à cette perfection qui est l'idéal de nos âmes. Elle nous appelle à une existence plus noble et plus libre que celle des sens; et nous montre enfin dans la tombe le berceau d'une immortalité bienheureuse. La foi qu'elle impose n'est pas difficile à garder; elle est nécessaire et pour finir les disputes qui, autrement, n'au-



raient pas de terme, et pour porter à la pratique constante du devoir en assignant à la fidélité un prix que rien ne saurait lui ravir. Pareille à la boussole qui dirige avec assurance le nautonnier à travers des régions inconnues, cette foi nous guide d'une manière sûre et certaine dans notre aventureux voyage au milieu des mystères de la vie.

Bayle expose d'une façon assez juste la situation d'esprit d'un Chrétien ferme dans sa croyance, tout en faisant sentir par des rapprochements appropriés la limite qui sépare les choses de la foi de celles qui sont du domaine naturel de la raison. Que ceux qui chancellent, apprennent donc d'un sceptique à dédaigner les sophismes et les vaines subtilités de l'école rationaliste, en voyant comme s'exprime là-dessus le premier oracle de la philosophie du dernier siècle. "Un véritable fidèle, dit-il, un chrétien, qui a bien connu le génie de sa religion, ne s'attend pas à la voir conforme aux aphorismes du Lycée, ni capable de réfuter par les seules forces de la raison les difficultés de la raison. Il sait bien que les choses naturelles ne sont point proportionnées aux surnaturelles, et que, si l'on demandait à un philosophe de mettre au niveau, et dans une parfaite convenance, les mystères de l'Évangile et les axiômes des aristotéliens, on exigerait de lui ce que la nature des choses ne souffre point... Un véritable chrétien, bien instruit du caractère des vérités surnaturelles et bien affermi sur les principes qui sont propres à l'Évangile, ne fera que se moquer des subtilités des philosophes et surtout de celles des pyrrhoniens; la foi le mettra au-dessus des régions où règnent les disputes, il se verra dans un poste d'où il entendra gronder au-dessous de lui le tonnerre des arguments et des *distinguo*, et n'en sera point ébranlé: poste qui sera pour lui le vrai Olympe des poètes et le vrai temple des sages, d'où il verra dans une tranquillité parfaite les faiblesses de la raison et l'égarément des mortels qui ne suivent que ce guide. Tout Chrétien qui se laisse déconcerter par les objections des incrédules et qui en reçoit du scandale, a un pied dans la même fosse qu'eux"

En effet, dès que nous estimons que c'est la Divinité même qui propose à notre créance les vérités incompréhensibles qu'il faut croire, ce serait une faiblesse d'esprit et un écart de jugement que de douter ensuite de la parole de Dieu, qui ne trompe jamais, parce qu'elle serait contredite par la parole de l'homme, si enclin à l'erreur.

F. X. DEMERS.

(à continuer)

## CHRONIQUE PARISIENNE

---

Ce n'est pas un compte-rendu que je voudrais faire, c'est un conseil que j'oserais donner : seule attribution d'ailleurs que je me croie permise, après les éminents critiques qui ont loué le *Guide de l'art chrétien* (1). Et voici ce qui m'amène à penser que, même après eux, ce conseil peut ne pas être inutile.

En matière d'art surtout, les critiques se mettent assez naturellement à la place de l'auteur qu'ils entreprennent d'apprécier. Ils se laissent aller comme malgré eux et en raison même de leur compétence, à refaire en quelque sorte son ouvrage. Sous leur plume, tout est savant sans doute, mais aussi tout devient personnel ; tout est loué peut-être, mais facilement tout est assimilé, je dirai presque absorbé, au point qu'il sort de là un abrégé satisfaisant, bien plus qu'une réelle et puissante invitation à la lecture.

Ne vous semble-t-il pas que le lecteur peut en être frustré et qu'il y aurait lieu de se mettre parfois uniquement à son point de vue ? Dans ce nombre presque infini d'ouvrages nouveaux qu'on tient à lui signaler ne conviendrait-il pas de distinguer plus soigneusement, plus catégoriquement que jamais, les bons livres du très-bon livre, et de s'effacer davantage devant celui-ci ? En conscience, ne faudrait-il pas lui recommander les chefs-d'œuvres autrement que par le compte-rendu accoutumé qui risque d'être banal, et par l'analyse qui toujours en pareil cas reste insuffisante ? N'y a-t-il pas, en un mot, un meilleur service à lui rendre, qui est de l'amener à lire lui-même, en lui persuadant qu'il ne peut se faire de l'ouvrage aucune idée profitable ni même exacte, sans avoir lu ?

C'est ce que je me disais en parcourant le beau travail de Mr. de St. Laurent, au seuil duquel les comptes-rendus m'avaient con-

---

*Guide de l'art chrétien. Etudes d'esthétique et d'iconographie, par le Comte de Gri-mouard de St. Laurent.*—Paris, Didron, 23 rue St. Dominique St. Germain.

duit et laissé, et qu'un conseil d'ami m'a valu le bonheur de connaître ; conseil qui s'est trouvé trop bon pour qu'il ne me soit permis de l'étudier autant que je le pourrai, bonheur que j'aimerais à faire partager à d'autres.

Mr. de St. Laurent dit avec raison que l'Iconographie paraît aujourd'hui une science nouvelle, tant elle était délaissée. Ce qu'il ne dit pas, c'est que plus qu'homme de ce siècle il aura contribué à la remettre en honneur. On peut même penser qu'elle ne lui semble neuve à ce point, qu'en raison précisément de la synthèse magistrale qu'il vient d'en faire, des voies inespérées qu'il y ouvre, des aperçus véritablement neufs dont il l'enrichit. La voilà devant nous, telle qu'il la faite, non pas peut-être telle qu'elle était, C'est ce qui fait que, grande déjà par son caractère encyclopédique, " puisque pour se faire une idée juste de l'art chrétien, il était nécessaire de passer en revue, sommairement du moins, les grandes lignes de toutes choses," cette œuvre s'est trouvée plus grande encore dans son exécution.

On connaissait, on aimait les saintes images. Une école allemande avait popularisé les meilleures, et des savants, depuis Mr. de Rossi qui fait revivre les Catacombes, jusqu'aux archéologues qui nous apprennent à lire dans les vieux vitraux, nous avaient enseigné par des exemples restés célèbres une partie de leur importance théologique et de leur autorité. Aucun ne nous avait donné de toutes pièces le dictionnaire de cet art, ou plutôt, comme on l'a dit, la grammaire de cette langue que doit parler l'artiste chrétien. Aucun n'avait démêlé avec cette sagacité les divers procédés iconographiques, établi et distingué avec cette clarté les divers systèmes, donné enfin non-seulement les indications, mais l'esprit de cette science, son inspiration, sa tendance idéale et ce qui floit en être, dans toute la force du terme, le feu sacré.

L'auteur en est visiblement dévoré lui-même ; et il n'y a rien là qui doive nous surprendre, étant données les sources où il puise, les autorités qu'il invoque et l'immense bibliothèque qu'il a compulsée. Quant à l'ouvrage, on peut dire que rien n'a été négligé de ce qui de près ou de loin pouvait concourir à sa perfection dernière : ni l'Écriture Sainte qui fournit à l'auteur des textes considérables, ni les Pères et les Conciles qui lui sont devenus presque familiers, ni la chronique et l'histoire qui confirment ses dires, ni les collections dont il tire ses exemples, ni les ouvrages d'esthétique spéciale qu'il cite avec bonheur, et qu'il peut même discuter sans irrévérence, parce qu'il les a tous approfondis.

Ce qui étonne c'est que tant d'érudition ne prenne pas plus de place. Nous ne sommes point ici en présence d'un de ces ouvrages

qui restent trop souvent encombrés des préparatifs et des ressources de ceux qui les font, et qui ressemblent à de belles maisons masquées d'échafaudages. D'un bout à l'autre le *Guide de l'Art Chrétien* est original et achevé. La citation y est non-seulement heureuse, mais si bien encadrée qu'elle semble comme fondue dans le texte ; et si elle n'est pas absolument inédite en elle-même, elle le paraît, grâce aux conséquences qu'on en fait sortir. C'est ainsi qu'à chaque chapitre, je dirais presque à chaque page, l'auteur vous fait goûter l'une des joies intellectuelles les plus exquis, qui est de découvrir quelque chose dans ce qu'on a déjà vu. On ne pousse pas plus loin que lui la délicatesse et le génie de l'observation : on ne choisit pas mieux ses exemples, on ne s'empare pas plus ingénieusement de l'imagination. Citons au moins cette page exquise où l'on nous démontre comment la main, en ne se déplaçant que très-peu, prend les significations les plus variées :

“ La main appuyée sur le front indique un travail de l'intelligence, une méditation dirigée avec effort vers un objet cherché ; effort léger et facile, si la main ne fait que toucher le front, effort d'autant plus laborieux et opiniâtre qu'elle s'y imprime plus profondément. Possède-t-on mieux l'objet de ses investigations, s'agit-il plutôt de l'examiner que de le découvrir, la main descend facilement sous le menton et la tête s'y appuie à son tour dans un sentiment de repos, repos qui n'a rien de oisif, car c'est une autre forme de l'étude.

“ La main se relève-t-elle en s'avancant vers la bouche, un doigt surtout s'en détache-t-il pour envelopper celle-ci en se courbant, c'est que l'esprit s'est remis à chercher, mais non plus en s'attachant à des questions purement spéculatives ; il y a une résolution à prendre. Si la main se ferme mollement dans cette position, il y met de l'indécision ; s'y fixe-t-elle, s'y enfonce-t-elle avec fermeté comme dans le *Pensiero* de Michel-Ange, vous voyez devant vous un homme qui a beaucoup de choses à considérer, qui en voit beaucoup, et qui cependant ne voit pas tout ce qu'il lui faudrait savoir pour prendre un parti. Il ne se résout pas, mais il n'est pas irrésolu, il pense.

“ La méditation faite avec un sentiment d'amour, entraîne la main du côté de la joue, soit que la tête se relève comme pour posséder un objet de complaisance, soit que, cet objet étant éloigné, elle se penche par un mouvement de tristesse et de mélancolie. La main tend alors à se rapprocher des yeux, elle les atteint dans la douleur et les recouvre dans la douleur profonde.”

“ Toutes les fois qu'elle se soulève dans une attitude voisine de chacune de ces positions, elle témoigne d'une solution correspon-

dante ; elle s'est détachée du front, c'est qu'elle a trouvé ; du menton, c'est qu'elle a conclu ; de la bouche, de la joue, c'est qu'on a résolu. Mais si alors la main, au lieu de s'élever et de se soutenir, se laisse retomber, on renonce à une recherche infructueuse, on se sent impuissant à conclure ou à diriger." (Tome I, page 246.)

Cette page qu'il nous eut coûté d'abrèger, est tirée d'un chapitre intitulé *du Geste*, question que l'auteur traite avec sa compétence ordinaire, comme l'un des principaux moyens de l'*Expression*. Elle appartient à une série d'études qui composent la seconde partie du premier volume consacré aux règles générales de l'art chrétien.

On reste confondu de tout ce que M. de St. Laurent y a fait entrer, en exposant successivement la doctrine de l'Église relativement aux images, la nature et les raisons du beau considérées dans l'invention, la composition et l'expression ; puis les procédés matériels de l'art comme le dessin, le nu, le clair-obscur, les vêtements, le coloris, etc. Toutes questions qui ont plus d'attrait qu'il ne paraît, même pour l'amateur profane, et qui ne laissent pas d'être instructives pour les artistes proprement dits.

Il leur plaira aussi de suivre dans l'introduction magistrale qui ouvre ce volume, l'histoire abrégée de l'art chrétien. Cette introduction est à elle seule un grand ouvrage qui n'en copie aucun autre et qui fera loi un jour au-dessus et peut-être à la place de beaucoup d'autres. En l'écrivant, M. de St. Laurent, on peut le dire, a fait un acte de religion, un chef-d'œuvre dans une bonne œuvre, un travail saint, que le naturalisme n'a pas sécularisé, que la routine n'a pas vulgarisé, que l'intérêt en aucune façon ne profane.

Il a préludé par une sorte d'invocation aux principes, à ce beau poème de l'esthétique chrétienne qu'il allait chanter. Pour lui, comme pour un Maître de vie spirituelle, " toute beauté extérieure n'est qu'une sorte de témoignage que Dieu se rend à lui-même ici-bas, un voile sous lequel il s'enveloppe, une ombre de sa présence, un appel de sa voix, un amour que sa main nous jette, j'allais dire un soupir d'amour que son cœur laisse échapper vers nous." (1). Il n'est pas de ceux pour lesquels ce, qui plaît, affaire d'humeur, est toujours pris pour ce qui est beau, affaire de goût ; ni de ceux qui croyant avoir dit ce qu'ils savent, n'ont dit en définitive que ce qu'ils pensent. Tristes guides d'un art qui ne marche qu'éclairé d'en haut ! Tristes maîtres d'un enseignement sans principes ! Ils oublient qu'il n'y a de vrai sur la terre que ce qui est

(1) *De la vie et des vertus chrétiennes*, par l'abbé Gay, tome II, page 116.

vrai dans le Ciel ! Ils savent tous les mots comme des dictionnaires, mais qu'ils sont loin de savoir toutes les choses !

M. de St. Laurent s'adonne surtout à connaître les choses. Il les demande à Dieu d'abord, à la nature et aux livres ensuite, à lui-même en dernier lieu. Il sait qu'il est une vertu qu'on oublie souvent de porter dans la démonstration des vérités les plus incontestables qui est la défiance de soi. Il n'a garde de tomber dans ce défaut, et pourtant son œuvre fourmille d'idées personnelles et inédites ; si bien qu'en présence d'une originalité aussi remarquable, on ose à peine parler de sa rare faculté d'assimilation. Souvent les documents sur lesquels il travaille ne sont qu'une occasion, qu'un prétexte ; à ces idées neuves et *trouvées* qui abondent sous sa plume et qui font croire que l'intérêt est réellement partout, comme les sources qu'il ne s'agit que de faire jaillir.

C'est ce qui, mieux encore que le cadre immense qu'il embrasse, nous explique comment ce travail s'est développé de lui-même en six gros volumes.

Je ne considère pas seulement que l'auteur, après les règles d'iconographie générale dont nous parlions plus haut a abordé en détail l'iconographie spéciale des mystères et celle des Saints, qu'il en donne une histoire raisonnée et comme une théologie. Je ne tiens pas compte uniquement du programme qui l'amène à traiter de Dieu, de la Trinité, des divers types du Christ, et des principales circonstances de sa vie et de sa mort ; s'étendant ensuite aux mystères de la Foi comme les Fins dernières, et remontant à Dieu par l'étude de l'image des bienheureux. Je ne m'appesantis pas sur ce que dans cet avant dernier et cinquième tôme, qui est énorme, presque toutes les questions relatives à l'hagiographie générale sont abordées, avec des considérations extrêmement curieuses pour chaque catégorie de Saints, puis pour les principaux d'entr'eux en particulier ; tout cela, je le répète, est un grand poème, non, une encyclopédie, qui ne saurait faire peur à celui qui l'aborde, parce qu'elle est facile et agréable à lire par fragments, mais qui avait de quoi effrayer celui qui entreprenait de l'écrire, tant d'elle-même elle menaçait de se prolonger.

Mais M. de St. Laurent sait mieux que personne qu'en matière d'art il ne faut rien ajouter à ce qui a suffi, et une seule chose en dehors de ses immenses recherches eut pu l'attarder : la fécondité vraiment prodigieuse de sa pensée artistique, et peut-être aussi une certaine disposition d'esprit, qui loin d'esquiver les côtés arides et difficiles, s'y porte avec un empressement et une conscience qui feraient craindre parfois la subtilité.

Malgré tout, nous n'avons ici que six volumes dont le dernier

entièrement consacré aux tables, couronnera pour les uns, et facilitera pour les autres la lecture du *Guide de l'Art Chrétien*.

Presque partout, au cours de cette longue route, l'attention est appelée par des noms qui éveillent toutes sortes d'impressions et de souvenirs. C'est quand l'étude de M. de St. Laurent devient un récit et qu'elle prend la forme et les hautes vertus de l'histoire; quand il cite des grands noms de la peinture italienne, par exemple, et qu'il nous fait entrer avec lui dans les *Chambres* et les *Loges* du Vatican, ou dans les illustres musées de nos capitales. Là, comme ailleurs, il n'y a pas de pensées faibles dans son travail, et par conséquent pas de paroles vides et languissantes. Là, comme partout, il y a ce parfum de modération exquise, qui critique sans hyperbole, et qui raisonne sans parti pris; et cette parfaite bonne grâce à laquelle on pardonne d'attaquer la gloire elle-même en ce qu'elle peut avoir d'idolâtrique et de surfait, parce qu'elle prend toujours le lecteur à témoin de son argumentation et qu'elle se contente d'avoir raison en invoquant les principes.

A cause de cela et indépendamment d'autres motifs que je ne suffis plus à énumérer, je dis qu'on aura du profit et du bonheur à suivre ce *Guide*: qu'on y trouvera vite cette source de jouissances profondes dont parle l'auteur et qu'il n'ouvre pas seulement aux spécialistes et aux "amateurs d'art qui ne cherchent que des amusements distingués," mais à tant d'esprits qui reconnaissent ne plus pouvoir ignorer déceimment aujourd'hui cette branche importante de la science religieuse.

Or, il y a là une sorte d'histoire de l'Eglise au point de vue artistique: une mine de documents inestimables pour le prédicateur, l'hagiographe et l'artiste: des renseignements précieux pour quiconque s'occupe de la décoration et de la construction des Eglises et pour celui qui aime à propager les saintes images, de l'édification pour tous.

Nulle part on éprouvera mieux qu'ici "cette délicieuse stupeur qui constitue l'admiration, et cet épanouissement intérieur, qui est la joie esthétique chrétienne (1)", car on ne se souvient pas d'avoir vu une foule de beautés simples que l'auteur nous signale chemin faisant, et, grâce à lui, il se vérifie encore une fois qu'on ne sait bien certaines choses que longtemps après les avoir apprises.

TH. B.

---

(1) *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. II, p. 109.

## UNE DOUBLE ÉVASION

(suite)

### VI

Quelques instants plus tard, la cellule s'ouvrit : un autre matelas fut apporté et placé aussi loin du mien que l'espace le permettait. Mick Mullen parut ensuite, dûment enchaîné aux poignets, et la double porte de fer fut refermée à double tour, verrouillée et cadenassée. Pendant ce temps, j'écrivais sur ma petite table, à la faible lumière qui descendait de la fenêtre grillée.

Mick Mullen était un gros gaillard dans la force de l'âge ; tête ronde, avec des cheveux ras, des yeux souriants, et de grosses lèvres poussées en avant par une dentition proéminente ; en somme, une franche expression de bonne humeur. Il regarda les fortifications intérieures de la cellule avec un air de désespoir trop comique pour être réel ; puis il se jeta sur son matelas et s'endormit.

Un peu après le coucher du soleil, on apporta nos soupers. Je me sers du pluriel avec intention, parce qu'il y avait une différence marquée entre l'excellent repas que Charlie m'envoyait de sa propre table et la maigre provende de mon compagnon, qui consistait simplement en une écuelle de bouillie de maïs.

— Mon ami, dis-je en me tournant vers Mick Mullen quand le géolier fut parti, on m'a envoyé un souper meilleur que le vôtre, et il en sera peut-être de même subséquentement. Quand j'étais enfant, j'enviais le sort des prisonniers qui en mangent tous les jours. Si cela vous convient, je vous offre de mettre nos provisions en commun et de les consommer ensemble tant que nous serons tous deux ici.



—Sauf votre respect, monsieur, répliqua Mick Mullen en se grattant la tête aussi bien que peut le faire un homme qui a les mains liées, il me paraît difficile de croire que vous aimiez la bouillie autant que ça. Néanmoins je ne refuserai pas ce que vous m'offrez avec tant de grâce.

—Fumez-vous ? lui demandai-je quand notre repas fut terminé.

—Ma foi, je donnerais de bon cœur la moitié de ma nourriture pour le libre usage de ma vieille pipe ; mais les drôles me l'ont confisquée.

—J'ai une boîte de cigares ; si cela peut vous consoler de la perte de votre pipe, usez-en.

Mick prit un cigare et l'alluma si adroitement, que je me demandai pourquoi on lui avait mis des menottes.

Avant que nous eussions fini nos cigares, un bruit de clefs et de verrous se fit entendre. Prompt comme l'éclair, et sans faire plus de bruit qu'un chat, Mick replaça son écuelle près de lui, pour donner à entendre que chacun avait soupé de son côté, et s'étendit sur son matelas. Lorsque notre gardien entra pour enlever la vaisselle, mon compagnon me racontait le plus tranquillement du monde je ne sais quelle histoire relative au dressage d'un poulain.

Le gardien parti, Mick reprit son cigare et l'acheva avec une apparente satisfaction.

—Vous savez sans doute, dit-il après un long silence, que je suis enfermé pour le vol d'un cheval, ce qui me donne la perspective de m'en aller là-bas dans la grande maison faire le métier de tailleur.

—J'en ai ouï dire quelque chose.

—Il est peut-être indiscret à moi de vous questionner ; mais je me creuse le cerveau pour deviner comment vous êtes ici, avec vos cigares et vos allumettes, vos plumes et votre papier, votre beef-steak, vos pommes de terre en purée, et le reste, sans le moindre bout de chaîne autour de vos poignets. Je n'ai jamais vu rien de pareil dans aucune prison.

Je lui racontai en peu de mots le meurtre de ma tante et les circonstances qui avait amené ma captivité.

Mick parut réfléchir longtemps à mon aventure. Finalement il me dit :

—Ma foi, il est temps que vous songiez à vous tirer d'ici.

—Que voulez-vous dire ?

—Le voici : Lorsque le grand jury s'assemblera, il vous décrètera de meurtre au premier degré. Ensuite le petit jury vous déclarera coupable ; sur quoi votre ami Charlie vous mènera pendre, si vous n'avez déjà pris la clef des champs. Comprenez-vous ?

—Mais je suis innocent. Aucun jury ne peut me trouver coupable.

—Ah! vous croyez? Eh bien! moi qui vous parle, j'ai encouru trois accusations pour vol de chevaux. J'ai été deux fois acquitté et j'étais coupable toutes les deux fois. Mais j'ai été condamné une fois pour avoir volé un cheval que je n'avais jamais vu. Plus d'un honnête homme a été pendu avec beaucoup moins de preuves qu'il n'y en a contre vous. Si vous tenez tant soi peu à votre cou, je vous engage à le tirer d'ici, car il y court de grands risques.

—Bah! on finira par découvrir le vrai coupable.

—C'est la seule chance que vous ayiez, si vous vous obstinez à attendre votre jugement. Il est vrai que c'est absolument comme si vous n'en aviez aucune. Je connais l'assassin de votre tante aussi bien que si je l'avais vu opérer; mais il n'est pas probable qu'il soit pris, et quand il le serait, je ne vois aucune preuve contre lui.

—Vous connaissez l'assassin de ma tante? m'écriai-je tout surpris. Quel est il?

—Je ne doute pas que ce ne soit Johnny Grant. Les trois Grant sont des bêtises, incapables de dévaliser la maison de votre tante et ne sachant faire que des maladresses. Quant à Johnny en particulier, c'est un homme faible et un grand couard. Je parierais que c'est lui qui a tué la vieille dame; les deux autres se seraient enfuis sans tirer. En somme, les Grant font de triste voleurs, très-habiles à se cacher par exemple. Il n'y a pas une acre de terrain dans le pays qu'il ne connaissent à merveille. Je vous garantis qu'ils ne sont pas sortis des bois depuis le meurtre; du moins le jour, car, pendant la nuit, ils n'ont certes pas laissé pousser l'herbe sous leurs pieds. Ils doivent être loin d'ici à l'heure qu'il est.

—Mais, mon cher garçon, vous me parlez de mettre mon cou en sûreté, comme si je n'avais qu'à prendre mon chapeau et à m'en aller. Ignorez-vous que je suis, aussi bien que vous, incarcéré dans les règles? Que dis-je? Je suis plus réellement prisonnier que vous, puisque la mise en liberté sous caution n'est pas applicable à mon cas, tandis qu'elle l'est au vôtre.

—Une chose après l'autre, s'il vous plaît, nous parlons de la nécessité de déguerpir. Quant aux moyens, il sera temps de nous en occuper lorsqu'ils seront soumis à notre examen, comme on dit au Congrès. Nous disons donc que Johnny Grant est, selon toute probabilité, l'assassin de votre tante. Ce qui me le fait supposer, c'est que les Grant ont quitté le pays, car on ne les trouve nulle part. Charlie se flatte en vain de les capturer. Ah! pour ce qui est de moi, il est fier de m'avoir pris et mis en cage, et il a raison.

Ici j'ai l'air de bien peu de chose ; mais parmi les voleurs de chevaux et leurs bons amis les officiers du shérif, je suis un homme de marque. Voyez-vous, je suis connu partout comme Mick Mullen, le voleur de chevaux, et cependant je circule partout librement, parce qu'il n'y a pas de preuve suffisante contre moi.

—Alors pourquoi êtes-vous qualifié de “voleur de chevaux ?”

—C'est bien simple. J'ai été accusé trois fois, comme je vous l'ai dit, d'avoir volé des chevaux, et condamné une seule fois. Or cette fois-là justement j'étais innocent, et le cheval disparu fut trouvé mort peu de temps après dans un bois. En attendant j'avais fait un trou à la geôle et je m'étais échappé, la veille même du jour où je devais être transféré dans la prison de l'Etat. Cela ne m'empêcha pas de revenir dans le voisinage, aussi brave qu'un lion. L'autorité, confuse de m'avoir condamné à tort, n'osa pas me poursuivre pour mon évasion. Mais le titre de “voleur de chevaux” me resta. Je me suis vu contraint de rosser trois ou quatre individus pour m'avoir affublé de cette épithète en ma présence. Il est vrai qu'en revanche il y en a un qui m'a rossé à mon tour. Pendant quelque temps, ce fut l'habitude, dès qu'il manquait un cheval, de lancer un warrant contre moi, puis enfin on se lassa de m'arrêter sans preuves. Il y avait trois ans que les officiers du shérif ne m'avaient tapé sur l'épaule, lorsque Charlie me dit avant-hier qu'on avait besoin de moi.

—Prenez un autre cigare. Pourquoi Charlie vous dit-il qu'on avait besoin de vous ?

—Le voici : il y a deux ans environ, je vendis un cheval du plus beau noir à un homme qui habite fort loin d'ici, à deux cents milles pour le moins. Je n'avais pas l'intention de faire ce coup de commerce ; aussi n'étais-je pas déguisé. L'acheteur devait d'ailleurs partir pour le Texas dans une semaine ; je crus donc pouvoir livrer la bête. Par malheur, les choses tournèrent autrement que je ne l'avais prévu. Mon individu, au lieu de partir pour le Texas, resta dans le pays avec sa nouvelle acquisition. Au bout de trois semaines, le cheval commença à grisonner par places. Puis il devint successivement, de semaine en semaine et de mois en mois, couleur de rouille, blanchâtre et finalement d'un blanc de lait. Le vieux lunatique prit ça pour un phénomène, et s'en fut raconter partout qu'il avait un cheval noir qui avait blanchi dans l'espace de neuf mois ; il fit même publier le fait dans les journaux. Un de mes voisins, qui avait perdu un beau cheval blanc, ayant lu la relation de ce miracle, voulut voir le mystérieux animal et reconnut sa propriété. Le vieil imbécile qui avait acheté le cheval dépeignait si fidèlement les traits personnels du gentleman qui le

ui avait vendu, et ce gentleman me ressemblait si fort... Bref, vous comprenez; tout cela est cause que j'ai l'honneur de me trouver ce soir en votre compagnie.

Au diable soient les femmes, poursuivit Mick Mullen après un silence de quelques instants. Il y avait dans le village en question une jolie fille qui avait l'habitude de montrer ses dents blanches toutes les fois qu'elle me voyait. J'avais fini par en tomber amoureux. J'étais en plein sous son charme dans le moment où je vendis le cheval. Or vous saurez que je ne me déguise pas quand je fais l'amour, tandis que je n'y manque jamais lorsque je me livre à mon commerce.

—Ainsi, d'après vous, on pourrait teindre les chevaux, de façon à tromper du moins un homme qui n'y verrait pas très-clair?

—Certainement, cela se peut; mais il faut que le teinturier soit un artiste et qu'il ait la vraie substance requise.

—Quel déguisement prenez-vous, quand vous vendez un cheval ainsi défiguré?

—Jamais deux fois le même. Ah! j'ai plus d'une corde à mon arc. Je ne puis parler l'anglais sans un certain accent irlandais; mais j'imité, à s'y tromper, un Français, un Hollandais, un Indien peau-rouge, lorsqu'ils veulent parler notre langue. J'ai, quelque part, sur les frontières du Canada, une petite cachette connue de moi seul, qui renferme un assortiment complet de perruques et de barbes, de lunettes, de vêtements et d'outils, la plupart fabriqués par moi dans mes moments perdus.

Maintenant, monsieur, poursuivit Mick Mullen, si un pauvre diable qui vous veut du bien s'offrait à vous montrer le chemin pour sortir d'ici, que lui diriez-vous?

—Je lui demanderais au moins une nuit pour y réfléchir.

—Eh bien! monsieur, dormez là-dessus et faites-moi connaître demain le résultat de vos réflexions, car ceci n'est pas un endroit sain pour un homme d'habitudes actives.

Nous nous retirâmes sur nos matelas respectifs. Je ne sais si Mick Mullen sacrifia au dieu Morphée. Il ne bougea pas de la nuit; mais sa respiration me parut bien légère pour être celle d'un homme endormi.

## VII

Quant à moi, je passai une nuit sans sommeil. J'avais compris que Mick avait besoin de mon aide pour s'échapper; ce qui ne m'empêchait pas de reconnaître la justesse de ses arguments. Plus je considérais ma situation et plus elle me semblait critique. Ma

tante avait été tuée d'un coup de pistolet, pendant que j'étais dans la maison et porteur d'une arme de cette nature. Personne, autre que moi, n'avait vu les meurtriers, et les légères empreintes qu'ils avaient laissées autour de la maison pouvaient avoir été simulées par moi. D'un autre côté, les avantages que je retirais de la mort de ma tante pouvaient me rendre l'objet de malveillantes conjectures, car rien n'empêchait de supposer que j'avais eu connaissance des intentions de la testatrice en ma faveur. Etranger à la localité, j'étais livré sans défense à tous les soupçons. Aucune voix ne pouvait se lever pour attester que ma conduite avait toujours été irréprochable. D'ailleurs, par-dessus tout, l'opinion populaire avait pris une telle direction, que je devais m'attendre à ce que toutes ces circonstances fussent interprétées à mon désavantage. Bref, je vis se dresser contre moi tant de présomptions, que j'en vins presque à douter moi-même de mon innocence.

Lorsque le jour parut, j'étais décidé à m'échapper avec Mick, si cela était possible. Je m'endormis là-dessus, et ne fis qu'un somme jusqu'au déjeuner. Pendant que nous prenions notre premier repas, je communiquai ma résolution à mon camarade de captivité, avec cette réserve qu'avant de commencer les opérations je désirais avoir le temps d'écrire un exposé des motifs qui me déterminaient à prendre un tel parti, afin que Charlie n'eût aucun reproche à me faire. Mick Mullen consentit de bonne grâce à ce délai. Je rédigeai aussitôt mon petit mémoire, qui fut terminé dans le courant de l'après-midi.

Au dîner, Mick Mullen coupa un gros morceau de pain et le mit de côté.

—Du pain sec, dit-il, vaut toujours mieux que rien. Nous serons peut-être avant peu dans un endroit où un boisseau de dollars ne nous procurerait pas deux pommes de terre. Une méchante croûte nous rendra les plus heureux des hommes.

Puis il me demanda une feuille de papier dans laquelle il vida la salière, et qu'il mit à part avec le pain, en disant :

—On peut trouver de la viande et des végétaux dans les bois ; mais le sel et le pain sont beaucoup plus rares là où les chiens n'aboient pas.

A partir de ce moment, nous mimes en réserve la plus grande partie de notre pain et de notre sel, ce qui nous fit une belle provision, grâce à la libéralité de Charlie. Sur le conseil de Mick, je gardai aussi une certaine quantité de graisse que je recueillis dans les plats.

Après le dîner, lorsqu'on eut enlevé notre couvert, mon compagnon me fit remarquer dans l'épaisseur de sa semelle quelque

chose qui ressemblait à un imperceptible fragment de boue sèche.

—Tâtez, me dit-il, et tirez à vous ; vous verrez ce que c'est.

J'approchai mes doigts de l'objet en question, et je ne trouvai pas sans surprise l'extrémité d'une petite scie faite avec un ressort de montre, que je tirai facilement de son étui improvisé. Un plus ample examen me fit découvrir que les semelles de Mick Mullen renfermaient une demi-douzaine d'instruments semblables, dont quelques-uns avaient des dents assez saillantes pour scier le bois.

—Maintenant, poursuivit-il, si vous voulez prendre la peine de détacher les boutons de derrière de ma jaquette, vous verrez qu'ils peuvent servir de manche à mes scies.

Je suivis ces indications et me convainquis, en effet, que les susdits boutons, si inoffensifs en apparence, complétaient merveilleusement les petites scies et s'y adaptaient de façon à leur servir de poignées. Je pensai que c'était sûrement le seul habit dans le monde qui offrit de pareilles ressources.

—Mais, lui dis-je, ne vaut-il pas mieux que je vous débarrasse de vos menottes ?

—Bah ! elles ne me gênent pas beaucoup, si ce n'est pour me gratter le dos, et c'est un luxe que je ne puis m'accorder pour le moment. Il sera temps d'y penser, quand nous serons loin d'ici. Nos opérations de sciage doivent se faire pendant que les diables du dehors se livrent à leur tapage de la journée. Une fois la nuit venue, nous ne pouvons jouer de ces instruments.

—Pour quelle raison ?

—Parce que, la nuit, le moindre bruit s'entend, quelques précautions que l'on prenne ; et vous n'avez pas envie, j'imagine, de mettre les autorités à nos trousses.

Ne voulant pas laisser à mon compagnon tout le mérite de l'entreprise, j'enlevai mon matelas, que je plaçai sur le sien, et me mis à scier le plancher sur l'emplacement que ma couche devait couvrir lorsqu'elle serait replacée. Mick approuva mon plan ; pendant que je l'exécutais, je le vis attaquer avec la lime les chaînes qui lui liaient les chevilles, de façon à pouvoir les ôter et les remettre à volonté, sans qu'on s'aperçût de la fracture. Je fus surpris de la lenteur qu'il mettait à cette besogne. Pour ma part, je travaillais à la mienne avec tant d'ardeur, que je fus bientôt obligé de la suspendre, ayant les bras rompus.

—Doucement, mon garçon, dit Mick Mullen ; doucement, s'il vous plaît. Si vous y allez de ce train, vous vous éreinterez, vous et votre scie. Prenez votre temps. Il y en a pour deux mois et plus avant que la Cour siége.

Je profitai de la leçon, et continuai mon ouvrage avec plus de

calme. Au bout de deux jours, j'avais scié trois doubles planches entre deux lambourdes qui soutenaient le parquet. En levant cette trappe improvisée, nous découvrîmes, comme nous nous y attendions, sous le plancher, un revêtement de maçonnerie, mais qui, heureusement, ne paraissait pas inattaquable.

—Si les maçons de ce pays-ci bâtissaient des prisons pour leurs belles-mères, dit mon compagnon, ils les feraient plus solides. Cette maçonnerie ne nous arrêtera guère. Nous en viendrons à bout, comme si ce n'était que du sable, et sans avoir de pelle. Cependant il nous faudra une barre de fer pour percer le mur de fondement, qui a l'air assez solide, autant qu'on en peut juger du dehors.

Mick s'était débarrassé des chaînes qu'il avait aux pieds, bien qu'il les portât encore en présence du gardien ; "uniquement par politesse," à ce qu'il disait. En ce moment il sciait une des barres de fer qui ornait les murs de cet appartement, afin de s'en servir comme d'un levier. Ce qui prolongeait l'opération, c'est qu'il sciait la barre en diagonale, de manière à ce qu'elle fut taillée en forme de ciseau.

Chaque fois que nous laissions notre ouvrage, nous ne manquions jamais de réintégrer les scies dans leur cachette de cuir et de remettre les boutons à leur place. Un soir, après le souper, Mick reprit son travail et le poursuivit en chantant à plein gosier une chanson irlandaise, afin de couvrir le bruit de la scie. Je lui demandai pourquoi il travaillait la nuit, contrairement à son système.

—Je vais vous le dire, répondit-il. J'ai décidé que nous partirions cette nuit même. Entendez-vous le vent et la pluie ? un vrai déluge. C'est un temps superbe pour voyager. Pourvu qu'il dure jusqu'à demain, nous sommes sauvés. La tempête protégera notre fuite.

La petite assiette de graisse que j'avais conservée avait été convertie en lampe, au moyen d'une mèche faite avec un chiffon que nous avions effilé. Conformément aux instructions de Mick, j'avais fait la mèche très-mince, de façon à ce qu'elle ne donnât qu'une faible lumière et consommât moins de graisse. Ma montre marquait onze heures lorsque nous allumâmes notre lampe, après avoir eu le soin de boucher la fenêtre grillée avec une de nos ouvertures.

Deux heures nous suffirent pour creuser notre chemin à travers la maçonnerie qui recouvrait le sol, et pénétrer jusqu'au mur de fondation. Dix minutes plus tard, nous avions pratiqué dans ce mur un trou suffisant pour y passer en rampant, l'un après l'autre.

Nous primes alors notre provision de pain et de sel, les quelques cigares et allumettes qui me restaient, le pistolet et les munitions que m'avait donnés Charlie ; puis, ayant roulé le tout dans nos couvertures, nous décampâmes.

## VIII

Le tonnerre mêlait son fracas à celui du vent et de la pluie. Nous traversâmes le village aussi rapidement que possible et primes la route qui se dirigeait vers le nord. La tempête était horrible. De toutes les créatures vivantes, il n'y avait que des prisonniers échappés qui pussent être dehors, et s'en réjouir, par une nuit pareille. Nous cheminâmes en silence à travers des fleuves de boue. Mick marchait devant au pas de charge, tenant le milieu de la route, et je le suivais sans difficulté, car j'étais alors un piéton de premier ordre. Heure après heure et mille après mille, nous piétinâmes ainsi sur un terrain qui se défonçait de plus en plus sous nos pas, jusqu'à ce qu'enfin la tempête se calmât et le ciel redevint serein, juste au moment où le jour commençait à poindre.

Nous passions en ce moment devant une ferme. Une petite marmite de fer se trouvait devant la porte. Mick s'en empara sans cérémonie, et, me faisant signe de le suivre, prit la direction d'un taillis qui s'étendait un peu au delà. En passant devant la maison, je déposai deux demi-dollars sur l'emplacement de la marmite, bien résolu à réparer de la sorte tous les petits larcins que la nécessité nous forcerait de commettre. En suivant une route assez tortueuse, nous réussîmes à nous tenir cachés, et continuâmes à cheminer dans ces conditions, toujours vers le nord, pendant une heure environ après le lever du soleil. Bientôt il nous devint impossible d'aller plus avant sans traverser un espace découvert.

Nous étant assurés de ce fait, nous nous retirâmes dans un fourré voisin pour y prendre quelque repos. On était au commencement du mois d'août. La journée s'annonçait de façon à nous promettre une chaleur dont nous avons grand besoin, mouillés et transis comme nous l'étions. Mick produisit alors une scie pourvue de belles dents, dont nous n'avions pas encore fait usage. A l'aide de ce remarquable outil, je l'eus bientôt délivré de ses menottes. Ces insignes de captivité furent ensevelis dans un trou creusé "ad hoc", avec tous les honneurs qui leur étaient dus. Quinze jours plus tard



ils furent déterrés fortuitement et apportés à mon bureau, pour être signalés dans mon journal comme une curiosité locale. La cérémonie terminée, je me glissai vers une petite clairière où je m'étendis au soleil, afin de me sécher et de me réchauffer un peu.

—Voilà qui est à merveille, dit Mick Mullen. Vous allez dormir pendant que je veillerai ; puis ce sera mon tour.

Je m'endormis profondément et ne me réveillai qu'après midi. Mon compagnon fit alors sa sieste, tandis que je montais la garde.

J'avais cinq heures de faction jusqu'à la nuit. Je me demandais comment j'allais les employer. Ma première pensée fut de compter mon argent. Je me trouvai possesseur de quarante dollars. Cela fait, je coupai une branche de hêtre, que je façonnai en une belle canne ; après quoi j'en confectionnai une autre pour Mick. Tout cela m'avait pris du temps. J'étais en train de chercher une nouvelle occupation lorsque Mick s'éveilla.

—Avez-vous examiné votre pistolet ? me demanda-t-il.

—Vous m'y faites songer, répliquai-je, je cherchais justement quelque chose à faire.

J'enlevai la charge du pistolet ; je le nettoyai et le chargeai de nouveau. La nuit était venue sur ces entrefaites. Nous mourions de faim, n'ayant rien mangé depuis vingt-quatre heures. Nous grignotâmes un morceau de notre pain sec, après quoi, ayant allumé chacun un cigare, nous empaquetâmes notre bagage, y compris la marmite. Mick attacha le tout avec une longue branche flexible, chargea le colis sur ses épaules, puis annonça qu'il était temps de repartir.

Nous marchâmes longtemps vers le nord par un beau clair de lune. Le silence n'était troublé que par les aboiements de deux ou trois chiens que nous entendions à peu de distance. Mon compagnon, que ce bruit agaçait, tourna vers le couchant, et nous suivîmes cette direction jusqu'à ce que la voix des cerbères se fût perdue dans le lointain. La fatigue commençait à nous gagner. Nous nous assimes sur un tronc d'arbre abattu. La nuit était si claire, que j'aurais pu corriger les épreuves de mon journal. Cette pensée m'attrista. Je ne pus songer sans amertume aux douces occupations dont j'étais si éloigné. Mon compagnon, qui avait des idées moins mélancoliques, ouvrit son paquet et se mit à casser un morceau de croûte, m'engageant à l'imiter.

—Voyez-vous, dit-il, nous ne faisons pas un repas de Noël ; mais, avec nos maigres provisions, peu et souvent est le meilleur système pour maintenir nos forces.

Quand à moi, j'avais plus de soif que de faim, ayant à peine bu depuis la veille quelques gorgées d'eau de pluie. Je ne pus m'empêcher de le dire à mon compagnon.

—Quel idiot je suis ! s'écria-t-il, je connais une belle source tout près d'ici.

Aussitôt il rattache son paquet, ne laissant en dehors que le pain, dont il supposait que nous aurions besoin pour cette occasion. Quelques minutes de marche nous amènent au bord de la fontaine, située dans le voisinage d'une belle ferme. Là nous trempâmes notre pain dans l'eau froide, ce qui me parut un régal délicieux.

Tout à coup un bruit de chevaux trottant sur la route frappa nos oreilles. Mick fut debout au même instant ; puis, me faisant signe de le suivre, il s'avança rapidement vers un berceau de verdure situé dans le jardin de la ferme. Nous nous assîmes là sur un banc rustique, d'où nous pouvions inspecter la route sans être aperçus. Deux cavaliers parurent bientôt et s'arrêtèrent devant la fontaine pour faire boire leurs chevaux. Comme ils parlaient assez haut pendant cette halte, nous reconnûmes que c'étaient des agents du shérif envoyés à notre poursuite.

—Je m'attendais à les rencontrer cette nuit, dit Mick, lorsque les agents se furent éloignés ; mais je ne m'en inquiétais pas, parce que, sachant bien qu'ils seraient à cheval et que nous les entendrions à un mille de distance, j'étais sûr de pouvoir leur échapper.

Après avoir ainsi parlé, Mick ôta son chapeau et se mit à le démonter, à ma grande surprise. Ce chapeau, en feutre mou, avait une seconde calotte qui s'appliquait sur la première, et qui, lorsqu'on l'enlevait, pouvait servir de bonnet de nuit. C'était évidemment un ancien couvre-chef dont on avait coupé les bords si artistiquement, que les deux calottes superposées formaient une seule et unique coiffure parfaitement homogène. Entre les deux feutres se trouvaient un certain nombre de billets de banque formant ensemble une valeur de deux cent cinquante dollars. Mick transféra cinquante dollars dans la poche de sa jaquette, et remplaça le reste dans la double calotte qu'il rajusta, puis il remit son chapeau, en disant qu'il n'y avait rien de mieux pour se garantir des coups de soleil.

Nous nous remîmes en route et, après avoir voyagé quelque temps à découvert, nous pénétrâmes dans une grande forêt de sapins, que nous parcourûmes dans la direction de l'ouest. Nous cheminions depuis deux heures en silence, lorsque Mick me fit remarquer un gros écureuil gris qui gambadait sur un arbre :

—Ce gaillard-là, me dit-il, nous aiderait joliment à manger notre pain sec. Si vous essayiez sur lui votre pistolet ?

Cette proposition me souriait d'autant plus qu'elle me donnait l'opportunité de me rendre utile dans notre aventureuse équipée. J'avais d'ailleurs assez de confiance dans mon adresse, ayant toujours été bon tireur. Je visai l'imprudent quadrupède qui nous regardait d'un œil curieux du haut de sa branche, et j'eus le bonheur de le descendre au premier coup. Ayant trouvé de l'eau un peu plus loin, nous mîmes notre écureuil à bouillir dans la marmite, avec quelques croûtes de pain et des racines très-savoureuses ramassées par Mick. Ce fut alors que j'appréciai notre provision de sel. Le déjeuner qui résulta de cette cuisine eut le succès que l'on peut penser, après le jeûne que nous venions de subir. Deux bons cigares nous servirent de dessert, après quoi nous dormîmes et veillâmes pendant deux heures à tour de rôle. Dans l'après-midi, je fus assez heureux pour tuer un autre écureuil et une perdrix. La nuit nous surprit sur le bord d'un grand marécage ombragé par des cèdres.

Ce marécage présentait un grand luxe de végétation. On y voyait pousser dans un riche pêle-mêle toutes les plantes que produisent les basses terres sous les latitudes du Nord. De loin en loin le sol ondulait pour former de petites collines non moins riches en productions végétales de toute nature. Nous nous dirigeâmes vers une de ces élévations, en marchant sur un terrain qui se dérobaît sous nos pas.

Les moustiques nous avaient beaucoup incommodés ce jour-là et la nuit précédente. A cette heure ils fourmillaient autour de nous et menaçaient de nous dévorer.

Nous allumâmes un grand feu au pied d'un vieil ormeau entouré de nombreux rejetons, en ayant soin de garnir ces derniers avec de l'herbe, de manière à leur faire produire le plus de fumée possible. Nous craignîmes, au premier abord, que la fumée ne fit pas grand effet sur les moustiques. Le feu brûlait déjà depuis un moment, et chaque pas que nous faisons dans l'épais fourré éveillait de nouveaux essaims de ces insupportables insectes. Toutefois, lorsque nos fumigations eurent opéré sur eux l'espace d'une demi-heure, la musique de leurs clairons s'affaiblit peu à peu, et à mesure que la fumée s'étendait ils s'éloignèrent pour disparaître complètement.

Comme l'eau ne nous manquait pas, nous eûmes toute facilité de faire cuire notre gibier, qui nous fournit un souper excellent.

Que pouvions-nous faire après souper, si ce n'est étendre nos couvertures devant le feu sur un lit odorant fait d'aiguilles de cèdres et de sapins, et fumer là nos cigares en nous livrant à nos méditations ?

Notre foyer projetait sa lueur sur les arbres environnants, laissant tout le reste dans une obscurité qui n'en était que plus profonde. Le jeu de la lumière sur la voûte de verdure qui s'étendait sur nos têtes avait quelque chose de fantastique. A mesure que le feu rongait le tronc du vieil ormeau, de petites explosions accompagnées de flammèches venaient interrompre nos rêveries. Il n'y avait pas un souffle dans l'atmosphère ; mais mille bruits étranges me faisaient tressaillir à chaque instant. C'étaient des cris d'oiseaux, des crépitements d'ailes, des frémissements mystérieux dans les broussailles.

—Qu'est-ce cela ? murmurai-je, en entendant tout près de nous quelque chose qui ressemblait à des pas furtifs.

—Quelque bête fauve qui flaire une proie, répliqua Mick Mullen. Ces stupides créatures ont peur du feu, et cependant elles ne peuvent s'empêcher de rôder autour.

—Alors, nous n'avons rien à craindre des visiteurs à quatre pattes, tant que notre feu brûlera ?

—Assurément ; elles meurent d'envie de nous voir de près, mais elles n'auront garde de nous montrer la couleur de leurs yeux.

Comme nous n'avions, de notre côté, aucune envie de dormir, ayant déjà fait un somme dans la journée, nous nous mîmes à causer à demi-voix. Il y avait, à quelques pas de nous, une mare habitée par des grenouilles qui nous donnaient une sérénade peu récréative. Leur chef d'orchestre était une basse profonde, très-remarquable pour la rauque sonorité de son organe.

—La cachette dont je vous ai parlé, dit Mick, est à une journée de marche d'ici. Nous y arriverons demain, et, une fois là, nous nous déguiserons de manière à gager le Canada sans courir de danger. Nous pourrions même prendre le coché, si cela nous plait.

## IX

Le lendemain, après avoir marché environ une heure à travers le marécage, nous atteignîmes une longue arête de rochers qui s'étendait de l'est à l'ouest. Nous la côtoyâmes jusqu'au soir. Arrivés à son extrémité, nous nous trouvâmes dans un épais fourré d'aunes et de cèdres nains, où nous plantâmes notre tente pour la nuit.

Les moustiques recommençaient à nous incommoder. Nous allumâmes le feu au pied d'un grand rocher, où un amas de cen-

dres indiquait que d'autres voyageurs avaient campé à cet endroit, et primes des dispositions semblables à celles de la veille pour chasser nos importuns voisins. Pendant que je m'occupais de cette besogne, Mick s'éclipsa derrière le rocher et reparut au bout de quelques minutes, apportant du biscuit, du bœuf moulu, du sucre et des conserves de diverse nature. Un instant plus tard, après une nouvelle absence, il revenait avec une brassée d'ustensiles, tels que vaisselle d'étain, couteaux et fourchettes. J'avais tué dans la journée une couple d'écureuils. Grâce à toutes ces provisions, nous fîmes un souper somptueux, pendant que la fumée mettait les insectes en fuite. Après le café, je fis tristement remarquer à Mick Mullén qu'il ne restait que deux cigares. Il se leva aussitôt, comme pour tourner la pointe de l'arête ; puis, se ravisant, il souleva une grande pierre plate et je le vis s'engouffrer, les pieds en avant, dans une excavation qu'on aurait pu prendre pour une tanière de bête fauve. Cette fois il rapporta du tabac à fumer, une demi-douzaine de pipes neuves et un flacon d'eau-de-vie.

—Vous avez là, lui dis-je, un vrai magasin.

—Ah ! il m'a coûté plus d'une courbature dans le dos. Un jour que je courais le pays, je m'arrêtai en ce même lieu pour teindre le poil d'un jeune quadrupède qui m'y avait transporté. Une fois ma besogne terminée, je me dis, en regardant autour de moi, que l'endroit était agréable pour un gentleman amoureux de la solitude. J'avais avec moi une certaine quantité de teinture et autres brimborions dont je ne voulais pas m'embarrasser ; je cherchai en conséquence où je pourrai les cacher. Tout en furetant aux alentours je découvris au pied de cette muraille rocheuse le trou dans lequel vous m'avez vu disparaître. Il était à moitié plein de terre. Je le déblayai tant bien que mal et, après y avoir déposé mon petit bagage, je le recouvris avec une de ces grosses pierres. J'y revins depuis en diverses circonstances et chaque fois j'agrandissais l'excavation pour y déposer de nouveaux objets. A force de travail, j'ai fini par creuser là une galerie souterraine qui va d'un côté à l'autre de cette crête de rocher. Je vous montrerai demain comment je puis entrer par l'ouverture que vous voyez là et sortir par une autre, située sur le versant opposé.

Le jour suivant, nous fûmes sur pied de bonne heure. Ce ne fut pas sans une extrême surprise que je visitais le souterrain de Mick Mullen. Il renfermait un assortiment d'outils, de la teinture toute faite et divers ingrédients pour en fabriquer d'autres ; des perruques, des fausses barbes, des favoris postiches et des déguisements de plusieurs espèces ; des provisions de bouche, du tabac, des liqueurs, des allumettes, des chandelles, etc., etc.

Tous ces objets étaient empilés avec un ordre parfait et de façon à ménager l'espace comme on le fait dans les navires.

Ce n'était pas uniquement pour satisfaire ma curiosité que Mick m'avait fait les honneurs de sa cachette. Il s'agissait d'adopter chacun un déguisement afin de gagner sans danger la frontière du Canada, car il était à craindre qu'on n'eût envoyé notre signalement aux diverses stations de police que nous pouvions rencontrer sur notre route. Comme je parlais assez bien la langue allemande, il fut décidé que je passerais pour un lettré de ce pays-là, voyageant dans le but de faire un livre sur l'Amérique. Une perruque rousse et une barbe de même nuance, une paire de lunettes et un habit à longues basques, qui sentait son vieux savant d'une lieue, le tout arrangé sur ma personne par la main magistrale de Mick Mullen, me métamorphosèrent si complètement, qu'en me voyant affublé de la sorte, je doutai presque de mon identité.

Mon compagnon prit le costume d'une Irlandaise peu fortunée. Avec ses longues jupes un peu fripées, son tartan à carreaux et son bonnet qui lui tombait sur les yeux, il était absolument méconnaissable. S'étant pourvu d'un paquet enveloppé dans un mouchoir de couleur, il me donna pour ma part un vieux portemanteau que je bourrai de divers effets ; après quoi nous nous mimes en route. Une marche de deux heures à travers les bois nous conduisit au milieu d'une colonie assez populeuse. Nous étions convenus de ne point communiquer en public et d'avoir l'air de deux personnes qui se rencontraient fortuitement. Nous voyageâmes ainsi toute une journée par la diligence, et nous arrêtâmes une nuit au village du Nouveau-Moscow, situé à soixante et dix milles environ au nord de Locofocoville.

## X

Le lendemain, nous primes la diligence pour Hyperion, petit village tout voisin de la frontière du Canada. A cause de son déguisement féminin, Mick prit naturellement place dans l'intérieur, où il s'avisa de minauser avec un veuf qui ne semblait pas éloigné de convoler en secondes noces, tandis qu'en ma qualité d'explorateur, je montai auprès du cocher sous prétexte de mieux voir le pays. J'adressai à ce dignitaire du fouet questions sur questions, ayant soin de noter ses réponses sur mon calepin. Bientôt, désirant sans doute échapper à cet interrogatoire, l'automédon me remit cinq ou six journaux où je devais trouver, me dit-il, tous les renseignements désirables.

Le premier journal que j'ouvris était le *Herald* de Locofocoville. On devine que je cherchai aussitôt la chronique locale. Je n'ai pas besoin d'ajouter avec quel intérêt je lus l'article suivant :

ÉVASION DE DEUX PRISONNIERS !

*L'un accusé de meurtre, l'autre de vol.—“ Modus operandi ”.—Etrange dénoûment.—Innocence du prétendu meurtrier.—Découverte du vrai coupable.—Confession d'un mourant.*

“ Nos lecteurs savent déjà que M. Wynans, le directeur du *Libéral de Locofocoville*, étant soupçonné du meurtre de sa tante, Mrs. Eunice Henderson, s'était remis entre les mains du shérif, qui l'avait logé dans notre prison pour le soustraire à l'exaspération de la populace. Ils n'auront pas oublié non plus que, dans notre dernier numéro, nous avons très-hautement exprimé notre opinion sur son innocence.

“ Le jour même où paraissait notre feuille, un acte d'accusation en bonne forme fut dressé par le juge de paix Howland pour être soumis au grand jury.

“ Hier matin, la cellule occupée par M. Wynans et Mick Mullen, le voleur de chevaux, fut trouvée vide. Les oiseaux avaient déniché.”

Suivait un long paragraphe où l'on décrivait l'état de la cellule après l'évasion des prisonniers. Puis l'article continuait :

“ L'horrible tempête de la nuit précédente, dont on trouvera ci-dessous le compte-rendu, a si bien favorisé l'éloignement des fugitifs, qu'on n'a pu retrouver leurs traces. Toutefois M. Wynans a laissé dans sa cellule une explication écrite des motifs qui l'ont porté à s'évader. Il débute par protester énergiquement de son innocence. En quelques phrases bien senties, il rappelle les vertus de sa tante, les bontés dont elle l'a comblé, la reconnaissance et l'affection qu'il lui avait vouées à son tour. Enumérant ensuite les présomptions qui s'élèvent malheureusement contre lui, il exprime la crainte d'être condamné, malgré son innocence. La conservation personnelle, qui est la première loi de la nature, et surtout le désir d'échapper à une mort infamante lui font en conséquence un devoir de fuir et d'associer son sort à celui d'un criminel avoué.

“ Il nous est maintenant loisible d'apprendre à nos lecteurs ce que des raisons de haute convenance nous avaient forcé de leur taire jusqu'ici. A la requête de notre shérif, un officier de police très-expérimenté était venu de Philadelphie, immédiatement après

le meurtre de Mrs. Henderson. Ce fonctionnaire arriva au moment où la rumeur populaire venait d'éclater contre M. Wynans. Il se rendit aussitôt sur le théâtre du meurtre et examina les lieux avec attention. Heureusement il n'était pas tombé une goutte d'eau depuis la nuit fatale. L'œil exercé de l'éminent détective ne tarda pas à remarquer diverses choses qui avaient échappé à toutes les observations.

“ On se souvient que, dans l'enquête opérée par le coroner, M. Wynans affirma avoir vu trois hommes s'enfuir aussitôt après le meurtre, et avoir déchargé sur eux tous les coups de son revolver. Il ajoutait que l'un des trois avait paru chanceler; mais qu'après s'être arrêté un instant il avait rejoint ses compagnons. Le détective fit des recherches sur l'emplacement désigné par M. Wynans, et il découvrit sur le gravier quelques taches de sang. En moins d'une heure, il ramassa plus de trente petits cailloux ensanglantés. Il pesa ensuite la balle qui avait été extraite du corps de la victime. Elle pesait trois fois plus que celles du revolver de M. Wynans. Un examen minutieux de la clef démontra jusqu'à l'évidence qu'elle avait été tournée dans la serrure au moyen d'une pince à l'usage des voleurs. De plus, on trouva au bureau de l'imprimerie du *Libéral* le manuscrit de l'article préparé par le rédacteur en chef pour paraître le lendemain. C'était plus qu'il n'en fallait pour tenir un homme occupé depuis le commencement de la soirée jusqu'après minuit.

“ Toutes ces circonstances convinquirent le détective de l'innocence de M. Wynans.

“ Presque au même moment où M. Wynans perdait sa liberté, le célèbre voleur irlandais Mick Mullen était arrêté pour un vol de cheval commis il y a deux ans. Les deux prisonniers furent enfermés dans la même cellule. L'événement a prouvé que Mullen était pourvu de tous les outils nécessaires pour se frayer un passage à travers les murs, car il est hors de doute qu'il est l'instigateur et l'auteur principal de l'évasion.

“ Aussitôt que cette évasion furent connues, le shérif requit trente agents supplémentaires pour se joindre aux réguliers dans les recherches que commandait la circonstance. Tous ces détectives ont battu le pays à dix lieues à la ronde sans aucun résultat.

“ Mais s'il n'ont trouvé nulle part les traces des fugitifs, ils ont fait en revanche une capture bien autrement importante.

“ La nuit dernière, une escouade de cinq agents découvrit au milieu des bois, à cinq milles d'ici, une hutte grossièrement construite, dans laquelle gisait un homme mourant. Cet homme était John Grant, l'assassin de Mrs. Henderson, dont les deux frères,



Philo et Morris Grant, avaient pris la fuite à l'approche des agents. Après avoir nettement avoué qu'il était l'auteur du meurtre, le moribond en raconta tous les détails. Voici quelle fut, en substance, sa déclaration :

“ Les trois frères Grant, dans la fatale nuit, se rendirent chez la tante de M. Wynans, dans le but de lui dérober ses valeurs. Après avoir ouvert la porte d'entrée à l'aide d'une pince qui fit tourner la clef placée en dedans, ils étaient en train de forcer le coffre-fort, lorsque la dame, attirée par le bruit, fondit sur eux et saisit John Grant avec tant de vigueur, qu'il fut obligé, pour se délivrer de ses étreintes, de décharger sur elle son pistolet. L'assassin ajouta qu'en fuyant il avait été blessé par une personne qui avait fait feu à plusieurs reprises. Néanmoins il avait pu se traîner jusqu'à la hutte solitaire où il se trouvait.

“ La balle qui l'avait atteint lui était restée dans le corps, et la blessure qu'elle avait faite paraissait fort grave. Un médecin fut aussitôt appelé ; mais en vain. John Grant est mort ce matin à huit heures. Sa confession a été recueillie et rédigée en présence de plusieurs témoins.

“ La découverte de l'innocence de M. Wynans, découverte qui n'aurait probablement pas eu lieu s'il ne s'était échappé avec Mick Mullen, lui a concilié toute l'indulgence du public et celle du shérif lui-même pour l'acte illégal de son évasion. M. Wynans, nous sommes autorisé à le dire, sera cordialement accueilli à Locofocoville, dès qu'il lui plaira d'y revenir.

“ M. Brock, le prote de l'imprimerie du *Libéral*, a réuni les ouvriers et décidé qu'il continuerait de son mieux la publication du journal en l'absence de son rédacteur en chef. Il nous informe que le *Libéral* paraîtra samedi prochain comme à l'ordinaire.”

(à continuer)

---

## ERRATA

Dans l'article de la livraison de Janvier, ayant pour titre “ De la religion,” à la page 46, lisez : seule elle réglait les rapports entre les hommes.

A la dernière ligne de la même page, il manque une lettre au mot idoles.

A la page 54, il faut lire : rendrait heureux, au lieu de rendait heureux.